



# Femmes plurielles, vies singulières en Seine-Saint-Denis





PIERREFITTE-SUR-SEINE

DRANCY

LIVRY-GARGAN

# Femmes plurielles, vies singulières en Seine-Saint-Denis

L'exposition « Femmes plurielles, vies singulières en Seine-Saint-Denis » a été réalisée à l'initiative du réseau AVEC 93 (Actrices, Acteurs Volontaristes pour l'Égalité des Chances entre les femmes et les hommes). Créé en 2002, il réunit des correspondantes et des correspondants des services déconcentrés de l'État et s'est élargi depuis aux collectivités locales et à d'autres institutions et associations.

Le réseau AVEC a pour objectifs de mettre en œuvre des actions concrètes en faveur de l'égalité entre les femmes et les hommes et de développer une large sensibilisation. Il s'est décliné dans les départements d'Île-de-France sous l'autorité des préfets, piloté par les chargées de mission départementales aux droits des femmes et à l'égalité, les préfetures et avec le soutien de l'association LA BOUCLE. Il a créé de nombreux supports reconnus comme :

- les Agoras de l'égalité entre les femmes et les hommes,
- les magazines AVEC,
- le site internet « [avecegalite.com](http://avecegalite.com) »

- ou bien le premier diplôme « égalité entre les femmes et les hommes » avec les universités Pierre et Marie Curie et Sorbonne Nouvelle FCP3.

Les portraits de femmes figurant dans cette exposition abordent des thèmes divers et illustrent des parcours de vie à des époques différentes. Et pourtant, tous se retrouvent dans une même constante : un combat pour l'égalité entre les femmes et les hommes. Et même si ces histoires sont parfois douloureuses, les discours sont toujours emprunts de générosité et d'humilité.

Ces femmes « singulières » agissent au quotidien et, de par leur action, sont extraordinaires. Elles sont « plurielles » car elles représentent de nombreuses femmes de Seine-Saint-Denis qui, invisibles, œuvrent à développer ce département et à promouvoir l'égalité entre les femmes et les hommes.

Enfin, elles nous montrent en racontant ces vies que malgré les nombreuses difficultés, différentes selon les générations, réussir sa vie peut avoir un sens.

## Qu'elles en soient ici remerciées.

CLICHY-SOUS-BOIS

LE BLANC-MESNIL

VILLETANEUSE





PANTIN

BOBIGNY

LE RAINCY

ÉPINAY-SUR-SEINE

Vie professionnelle



BOBIGNY

# Bérangère Negri

28 ans, ingénieure automobile

Toute petite déjà, j'avais un esprit cartésien, j'étais attirée par les maths et la compréhension des phénomènes physiques. J'étais prédestinée pour les Sciences.

En Terminale S, j'ai construit un projet d'études et professionnel. J'ai postulé au Prix de la Vocation Scientifique et Technique des Filles, que j'ai reçu en 1997. Ce Prix est indéniablement un plus sur un CV, car il suscite l'intérêt des gens qui vous questionnent, et c'est à nouveau l'occasion de montrer sa motivation.

Après 2 années de Classe Préparatoire aux Grandes Ecoles, 3 ans à l'Ecole Nationale Supérieure des Ingénieurs en Mécanique Energétique de Valenciennes, et 2 stages internationaux (Londres et Washington), je me suis tournée vers le monde (très masculin) de l'Automobile.

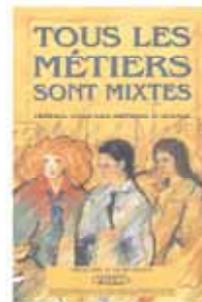
À 28 ans, je travaille aujourd'hui en tant qu'Adjointe de pilote avant-projet. Concrètement, je m'occupe de faire la synthèse des performances des véhicules à l'horizon 2014-2015 : je traite donc de l'ergonomie, de l'aérodynamisme, du comportement routier, de la consommation, de la sécurité passive...

Le fait d'être une femme n'a rien changé pendant mes études (même si nous n'étions que 10 % de filles dans les promotions) : tant qu'il y a des examens, et des résultats chiffrés, nous sommes traitées comme les hommes.

Dans la vie quotidienne et professionnelle, je dirais que je ne me sens pas différente de mes collègues. Cependant, ce sont eux qui me voient différemment : ils ont des idées préconçues sur les femmes... mais des les premiers échanges ces idées tombent. Je pense que l'on étonne beaucoup.

Et des qu'on parle du 93, les hommes véhiculent cet à priori de femmes plus fortes : les gens pensent qu'il a fallu lutter pour s'en sortir. Ce qui n'est pas toujours faux.

**C'est impressionnant de voir que 11 ans après, j'ai réalisé un parcours très proche de celui que j'avais construit : c'est ma détermination et la confiance de mes proches qui m'ont permis d'accéder à un monde à minorité féminine.**



BONDY

GAGNY

STAINS

LES LILAS



SAINT-DENIS



ROMAINVILLE



NEUILLY-SUR-MARNE

Vie professionnelle



VILLEMOMBLE



*« Ce qui compte c'est de faire quelque chose avec un F majuscule qui permet d'exister autrement qu'en épluchant les légumes pour faire la soupe. »*



# Francine Orsal

57 ans, cheffe d'entreprise dans le BTP

Je suis née dans un milieu ouvrier, les études coûtaient très chères. On était deux enfants, c'était un peu dur... maman ne travaillait pas à l'époque. Je voulais être avocate mais ce n'était pas possible... J'ai suivi des cours le soir car je n'avais pas le bac, je l'ai passé grâce à ces cours et à des gens qui m'ont aidée. J'ai commencé très jeune comme employée et je suis arrivée à être la secrétaire du PDG et cela sans diplôme, c'était une grosse boîte, il y avait 1200 personnes.

Je suis restée 20 ans dans la même entreprise, c'était une SCOP (Société coopérative ouvrière de production). Puis l'entreprise a fermé. Avec mon mari et un ancien de l'entreprise, nous avons décidé de nous lancer et de créer notre propre boîte. Et comme je dis souvent : « Lui c'était les bras, mon mari c'était les jambes car il courrait partout et moi la tête ». On s'est spécialisé dans le revêtement de sol mais notre spécialité c'est la mosaïque, on fait la rénovation de bâtiments historiques. Ce sont des beaux matériaux, ce qu'on appelle du bel ouvrage.

Être une femme dans une entreprise de bâtiment, ce n'est pas facile car cela n'a pas beaucoup évolué depuis 1971 lorsque j'ai débuté. Sur les chantiers je passe un peu plus difficilement... je suis la femme de... C'est clair que je reste la femme du patron. Les gens pensent qu'il y a obligatoirement un homme derrière.

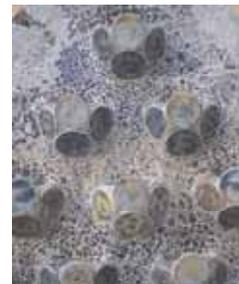
En 1995, je me suis investie dans un syndicat puis à la chambre de commerce, j'ai été conseillère prud'homale pendant dix ans. Je suis militante. Ce qui compte c'est de faire quelque chose avec un F majuscule qui permet d'exister autrement qu'en épluchant les légumes pour faire la soupe. C'est une façon de contribuer à la société.

Dans mes différentes responsabilités, je travaille sur l'égalité des chances. Ce qui est déprimant, c'est qu'on soit obligé de travailler sur ce genre de choses, alors qu'à la naissance on est égaux !

Je suis d'une génération où il faut une reconnaissance si on ne l'a pas à la base. C'est l'effet de la reconnaissance qui est important, ce qui est réalisé grâce à vous.

*« Il faut avoir besoin qu'on ait besoin de vous. »*

*« Notre spécialité c'est la mosaïque, on fait la rénovation de bâtiments historiques. Ce sont des beaux matériaux, ce qu'on appelle du bel ouvrage. »*



NOISY-LE-SEC



MONTFERMEIL



ÎLE-SAINT-DENIS



SAINT-OUEN



NOISY-LE-GRAND



AULNAY-SOUS-BOIS

Politique



# Muguette Jacquaint

66 ans, Députée de La Courneuve pendant 17 ans



Je suis née à Aubervilliers. Je suis du « pur jus Seine-Saint-Denis ». Mon parcours est tout simple : j'ai été à l'école à Aubervilliers, à mon goût pas assez longtemps. Mais, bon à l'époque, plus de la part de mon père que de ma mère d'ailleurs, on pensait que j'étais une fille, que je me marierais, que j'aurais des enfants et que je serais occupée. Donc, les études, c'était compliqué.

Et moi, je n'acceptais pas qu'on décide à ma place que j'aurais des enfants, que je me marierais. Après tout ma vie pouvait être différente. Donc je voulais avoir un petit bagage : des 15 ans, j'ai quitté l'école, j'ai travaillé pour me payer les cours Pigier pour obtenir un Brevet de comptabilité.

LA COURNEUVE

**L'égalité est une grande question, mais si on veut vivre sa vie, l'indépendance financière est fondamentale.**



J'ai commencé à travailler dans une entreprise à Pantin où on faisait 10 ou 11 heures par jour. Je me suis vite investie à la fois dans le syndicat et politiquement. Y compris dans la vie sociale et associative.



Quand j'ai commencé à m'investir au niveau syndical, j'étais toute jeune. Je n'avais pas le droit d'être déléguée. J'ai travaillé dans des entreprises où il y avait beaucoup de femmes : si elles ne s'investissaient pas, il n'y avait rien. Par contre, dans les responsabilités, il y avait beaucoup d'hommes. Dès qu'on montait dans la hiérarchie, c'était plus compliqué, pour des tas de raisons d'ailleurs : les enfants, etc., c'était quelque chose de compliqué.

Après, j'ai été mariée très jeune car il n'y avait pas, à l'époque, tous les moyens de contraception. Je me suis retrouvée enceinte, mon père m'a dit « T'es enceinte, t'as fauté, il faut que tu te maries ». J'ai eu des enfants très jeune aussi. Mais malgré ma vie familiale, j'ai toujours voulu jouer ce rôle que je considère important, qui était uniquement réservé aux hommes, dans la vie politique. Et donc, j'ai toujours pris des responsabilités.

J'avais un mari qui était aussi militant et qui n'a pas vu du tout d'un bon œil que sa femme s'investisse. Pourtant, on disait « Il est militant, il comprendra mieux », ça n'est pas aussi évident que cela d'avoir une femme qui veut assumer des responsabilités.

En même temps, je prenais sur ma vie personnelle, car il fallait être là pour faire les courses, pour préparer le repas et tenir la maison. C'était un vrai combat. Quand on a acheté notre première machine à laver, mon mari m'a dit : « Je t'ai acheté ta machine à laver, je me suis achetée une voiture. »

J'avais des collègues au travail qui me disaient : « Si tu t'occupais un peu moins de politique, ça irait mieux dans ton couple, tu aurais plus de temps pour toi. » Les mêmes, quand elles voulaient revendiquer, elles venaient me voir pour que j'intervienne.

On a connu toute une période où on nous disait que la société allait changer. Sauf qu'égalité, ça ne veut pas dire identité, il y a des choses qui sont spécifiques aux femmes. Et ces spécificités-là, ces choses que je vivais, j'avais le sentiment que ça n'intéressait pas.

Mon investissement personnel dans toutes mes activités politiques, je ne l'ai pas fait pour me dire un jour « Je serai députée ». Quand je suis arrivée à l'Assemblée nationale, je cumulais tout : femme, communiste, ouvrière spécialisée. C'est vrai qu'on m'a mise à rude épreuve. Déjà, il y avait des sourires quand j'intervenais sur des lois qui devaient améliorer la vie des femmes. On me tutoyait pour me déstabiliser.

Et pourtant, c'était important de représenter ces femmes de Seine-Saint-Denis. On dit tellement de choses sur ce département que je me faisais un devoir et une fierté de montrer que la Seine-Saint-Denis n'était pas ce qu'on disait. Et qu'il y avait dans ce département des femmes qui étaient capables de mener une carrière et d'avoir des responsabilités politiques importantes.

Il y a eu des femmes députées avant moi pour représenter ce département. Quelque part, je me disais « Je reprends le flambeau, pourvu que je ne déçoive pas ». Ça donne des responsabilités encore plus grandes.

Ce n'est pas dans n'importe quel département qu'on a eu un procès pour avortement et qu'on a mobilisé des milliers de femmes. Ce n'est pas dans n'importe quel département qu'on a eu des femmes politiques qui ont milité pour favoriser vie professionnelle, vie familiale et responsabilités, qu'on s'est donné des PMI, des crèches. Je représentais un peu tout ça, pas à moi toute seule. J'étais fière de faire entendre à l'Assemblée nationale toute cette richesse, et en même temps tout ce qu'il reste à améliorer.

C'est un combat quasi permanent car on peut aussi revenir en arrière si on n'est pas vigilant. Parce que vous avez encore malheureusement beaucoup de femmes qui ont un travail qui ne les passionne pas, et qui ont un peu cette idée qu'on serait mieux chez soi à s'occuper des enfants.

Il y a eu une évolution. Il ne faut pas le nier. Il y a des peres qui sont intéressés par le suivi scolaire des enfants. Après, c'est plus compliqué de voir comment ils se comportent à la maison. Je ne dis pas que c'est encore le top, c'est vrai que c'est un peu mieux. Mais les femmes ont encore sur le dos beaucoup de responsabilités au niveau familial.

**Quand je vois aujourd'hui les associations, ce sont les femmes qui vont au charbon. Elles sont pugnaces, elles vont jusqu'au bout et on prend souvent référence sur ce qui se fait en Seine-Saint-Denis.**



TREMBLAY-EN-FRANCE



AUBERVILLIERS



SEVRAN



ROSNY-SOUS-BOIS



MONTREUIL-SOUS-BOIS



PAVILLONS-SOUS-BOIS



VAUJOURS

## Histoire et territoire

*« Je n'aimais pas  
trop qu'on dise, la  
femme de... »*



*« Pendant mon procès,  
je regardais par la  
fenêtre, en pensant :  
Dire qu'il va falloir  
mourir alors qu'il fait  
si beau dehors. »*

# Odette Nilès

84 ans, résistante



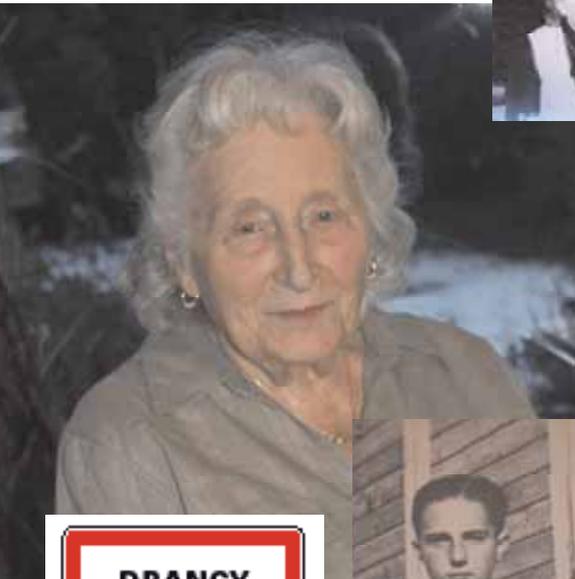
Odette Nilès, 84 ans, est arrêtée le 13 août 1941 avec un groupe de 17 jeunes dont elle est la seule fille. Neuf seront fusillés dans les jours suivants.

Après un mois passé à la prison de la Roquette, elle se retrouve prisonnière au camp de Choisel à Châteaubriant (44) avec 48 autres femmes politiques. C'est là qu'elle rencontre Guy Môquet, prisonnier, lui aussi, dans le même camp. À travers les fils barbelés séparant le camp des hommes de celui des femmes une histoire « d'amour » va naître entre les deux jeunes gens âgés de dix sept-ans. Avant de mourir fusillé, il lui écrira ce petit mot regrettant le baiser qu'elle lui avait promis.

Transférée à Bordeaux, elle parviendra à s'échapper pour rejoindre la résistance où elle connaîtra son futur mari qui fut député-maire de Drancy pendant près de trente ans. Après la guerre, elle mena une carrière administrative à la ville d'Aubervilliers.

Désormais, présidente de l'Amicale de Châteaubriant-Voves-Rouillé, elle intervient régulièrement auprès des jeunes dans les collèges et les lycées.

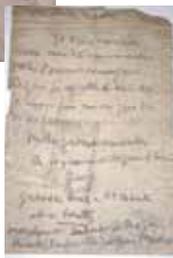
Odette Nilès habite toujours Drancy, là où ses parents avaient acheté un terrain qui s'appelait La Mare aux Grenouilles. Elle se souvient que, dans son enfance, ce n'étaient que des vergers et des champs...



DRANCY



*Le dernier  
mot de Guy  
Môquet à  
Odette Nilès*



*« Il y avait des hommes à Châteaubriant depuis mai 1941. Ils avaient mis des margerites et des boutons d'or sur les tables des baraquements pour nous accueillir. »*



COUBRON



NEUILLY-PLAISANCE



GOURNAY-SUR-MARNE



LE-PRÉ-SAINT-GERVAIS



LA COURNEUVE



VILLEMOMBLE

Droits personnels et sociaux

« Je suis originaire de Tombouctou. »

# Aïssa Sago

38 ans, directrice fondatrice de l'association des femmes relais d'Aulnay-sous-Bois.

Je suis en Seine-Saint-Denis depuis dix ans environ, auparavant, j'étais dans les Hauts-de-Seine. Lorsque je suis arrivée ici, je me suis dit : « Je vais me battre avec mon fils pour qu'il réussisse, et c'est comme ça que j'ai essayé de comprendre ce qui se passait dans le quartier et pourquoi les gens étaient là ».

J'ai rencontré des familles qui venaient me voir pour les aider à remplir des papiers. Et j'ai compris pourquoi elles ne répondaient pas aux demandes de rendez-vous. Les familles m'ont dit : « Cela ne sert à rien qu'on y aille car on ne comprend rien. Vas-y toi et tu nous expliqueras ». C'est comme ça que cela a commencé, j'ai fait le relais sans m'en apercevoir. Les parents venaient avec moi et je traduais.

Finalement, on a été bien accepté notamment dans les collèges, car on facilitait les relations avec les enfants et les parents. L'idée était de ne pas attendre le conseil de discipline. Car les parents, lorsqu'on les convoquait, faisaient oui de la tête mais en fait ne comprenaient pas ce qui se passait. Et après, à l'école on disait : « Comment ! On leur dit que leur fils a fait cela et ils ne font rien ! Ils ne réagissent pas, ils

s'en moquent » Et il y avait des malentendus. Le barrage de la langue était très fort.

Je suis donc allée au centre social Albatros pour avoir un lieu pour faire une permanence pour les démarches administratives. Et il y avait des personnes d'autres communautés qui venaient. Et l'idée a été de demander à d'autres personnes d'autres communautés de venir pour traduire aussi.

Il y a 14 salarié-es (emplois aidés) dans l'association et 300 adhérent-es. On organise des sorties, des soirées. Le soutien scolaire, c'est 45 enfants par jour et l'alphabétisation 100 personnes, il y a même une liste d'attente.

Ma plus grande difficulté : faire accepter qu'une femme puisse sortir travailler et en même temps être une mère. La difficulté c'est aussi de montrer aux personnes qu'on peut être une femme et vivre une vie en tant que professionnelle et citoyenne.

Ma plus grande réussite : c'est d'être une femme indépendante.



AULNAY-SOUS-BOIS



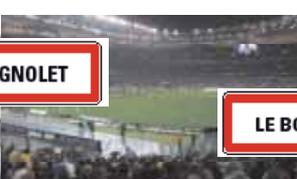
« Comme on dit chez moi au Mali : Le petit doigt de la main sans les autres doigts de la main ne peut rien faire. Et, moi toute seule, je ne pourrai rien faire... j'ai la chance d'avoir une équipe autour de moi pour avancer. »



« En fait, quand j'ai commencé à aller aux réunions de parents d'élèves, je me suis rendu compte que les parents ne venaient pas. On était 6 pour toute la classe. »



BAGNOLET



LE BOURGET



DUGNY



VILLEPINTÉ



**CLICHY-SOUS-BOIS**

**LE BLANC-MESNIL**

**VILLETANEUSE**

## Droits personnels et sociaux

*« C'était plus facile de dire : je ne supporte pas la pilule, que de dire : je ne supporte pas l'homme avec qui je vis ».*



# Emmanuelle Piet

**61 ans, médecin, responsable départementale de la planification familiale en Seine-Saint-Denis. Engagée depuis plus de trente ans dans la lutte contre les violences faites aux femmes et présidente du Collectif féministe contre le viol (Viols Femmes Informations, 0 800 05 95 95).**

**BOBIGNY**

**1792** : Mise en place du mariage civil et du divorce par consentement mutuel.

**1804** : Le code civil déclare que les femmes sont incapables.

**1816** : Interdiction de divorcer.

**1942** : L'avortement de délit (1923) devient « crime contre la sûreté de l'État » et est passible de la peine de mort.

**1967** : La loi Neuwirth autorise la contraception.

**1970** : Suppression de la notion de chef de famille.

**1974** : Loi Veil autorisant l'avortement.

**1980** : Loi sur la répression du viol.

**1982** : remboursement de l'IVG.

**1990** : La loi reconnaît le viol entre époux.

**1992** : Loi Neiertz sur le harcèlement sexuel au travail.

**1993** : Création du délit d'entrave à l'IVG. Autorité parentale conjointe.

**2000** : Loi autorisant la délivrance, sans ordonnance, de médicaments ayant pour but la contraception d'urgence.

Après avoir milité dans les mouvements de libération des femmes, je suis devenue médecin par combat politique car je pensais que c'était la meilleure façon d'aider les femmes.

C'est en Seine-Saint-Denis qu'il y a eu la première convention en France entre le Mouvement français du planning familial et avec, à l'époque, la DDASS. Il existe maintenant 119 centres de planification situés dans les centres PMI, dans les centres de santé, 2 à l'université et 4 associatifs. 100 000 personnes différentes consultent en moyenne chaque année, 6000 mammographies (dépistage du cancer du sein) sont réalisées et ces chiffres restent stables chaque année.

Nous organisons des animations dans les écoles (maternelles et primaires), les collèges et les lycées. 30 000 enfants et jeunes en moyenne sont sensibilisés et informés chaque année sur les thèmes de la sexualité, la contraception, les agressions sexuelles et les comportements sexistes.

On a développé des supports pédagogiques pour accompagner ces interventions. La Seine-Saint-Denis est un département exemplaire en matière de prévention et de lutte contre les violences faites aux femmes. Il est souvent pris comme modèle sur le reste du territoire.

**Moi, mon idée c'est que le droit des femmes passe par la maîtrise de la fertilité et on ne peut pas non plus penser la violence, si on ne pense pas à la fertilité.**

Dans les années 70, il a fallu sensibiliser les femmes à la contraception car c'était plus facile de dire : « Je ne supporte pas la pilule », que de dire : « je ne supporte pas l'homme avec qui je vis » et aujourd'hui encore la question se pose, car ces représentations restent très ancrées dans les esprits.

Pour l'avortement, il peut y avoir des difficultés au niveau de l'acte et, le fait est, cela reste un problème. Et pour plusieurs raisons : une réalité c'est que l'avortement est un acte peu rémunéré, la clause de conscience peut jouer de la part des médecins, il y a eu la fermeture des petites maternités, les médecins qui pratiquaient ont vieilli et les jeunes ne s'y intéressent pas trop ; heureusement, il existe l'avortement médicamenteux. Néanmoins, attention, il y a des discours convenus : il n'y a pas plus de jeunes filles (0,36 %) qui avortent au-dessous de 18 ans qu'auparavant.

D'autre part, je ne suis pas sûre que la notion de sexualité ait beaucoup évolué car les premiers rapports sexuels sont sensiblement au même âge (17 ans et 1/2).

Il est vrai que les pratiques ont considérablement évolué dans notre société depuis 40 ans. Certaines populations qui sont récemment arrivées ont simplement le même décalage en terme de temps. Il faut se situer dans une perspective historique. On reste sur la même planète avec deux temps d'évolution différents. Bien évidemment, cela ne m'empêche pas de me battre contre certaines pratiques.

Je me souviens des campagnes françaises dans les années 70 où on venait réveiller les jeunes mariés lors de la nuit de nocce pour constater si le mariage avait été consommé.

Les violences conjugales sont un problème crucial. Il n'y a pas si longtemps, la société trouvait encore normal qu'une femme soit battue par son mari. Il ne faut pas oublier que le viol entre époux a été seulement reconnu en 1990. C'est donc très récent.

L'éducation reste le fondement même de l'exercice de la violence et la violence vis-à-vis des enfants reste une question

relativement ignorée sur laquelle il faut absolument travailler, on commence à s'inquiéter de ce problème. En effet, ce sont 700 enfants tués par les parents chaque année. On sait juste qu'une femme qui a eu un père violent a trois fois plus de risques de tomber sur un conjoint violent.

Il y a deux types de comportements chez les enfants témoins de violences conjugales : les uns sont très anxieux, les autres très calmes. Ces derniers sont les plus terrorisés. Les petits garçons se mettent à la place du père, le prennent comme exemple dans sa façon de traiter la femme et sont violents à leur tour. Tandis que les filles deviennent soumises, à l'image de leur mère.

**La violence exercée à l'encontre des enfants ainsi que le partage des tâches domestiques doivent être les thématiques à aborder dans les prochaines années.**

Il est incontestable qu'il y a eu depuis 40 ans de nombreuses avancées, le rapport de force a changé entre les femmes et les hommes et c'est douloureux pour tout le monde.

**Pour la lutte des femmes, il y a un vrai préalable... c'est la démocratie**



*Simone Veil, 1974 loi autorisant l'avortement*



**PIERREFITTE-SUR-SEINE**

**DRANCY**

**LIVRY-GARGAN**

**BONDY****STAINS****GAGNY****LES LILAS****Engagement citoyen et associatif**

*Djouma Dembele  
et Ceta Doucoure,  
18 et 20 ans*

**MONTREUIL-SOUS-BOIS**

# Les fées no men

On était un groupe de jeunes filles qui faisait de la danse, très impliquée dans notre quartier. On s'est dit que l'énergie qu'on mettait dans la danse, on pouvait la mettre autre part. Alors pourquoi pas faire un truc pour les jeunes ?

Souvent on en parle entre nous, on se plaint, on attend toujours, on dépend toujours des autres. Nous, on s'est dit, on va monter une association, on va créer des débats, on va essayer de faire bouger les choses. Et c'est comme cela qu'est née l'association Fées No Men.

Souvent, quand on voit la manière dont on a écrit « Fées no Men », on dit qu'on est une association féministe, mais ce n'est pas ça. On collabore avec des garçons. Mais pour l'instant, c'est vrai qu'il n'y a pas de garçons. On est 6, on a entre 18 et 20 ans.

On organise des débats pour sensibiliser les jeunes vu que c'est notre cible principale. On traite de thèmes d'actualité comme la discrimination. On s'appuie sur notre quotidien, ce qu'on voit autour de nous, ce qu'on vit. Par exemple, on a fait un débat sur les relations entre les filles et les garçons, sur l'image qu'ils avaient l'un de l'autre. On a essayé de comprendre, on a ramené des jeunes qui pensaient que la femme était inférieure à l'homme et qui avaient des pensées très archaïques. On a essayé de comprendre pourquoi ils pensaient comme ça et d'où ça pouvait venir.

Les jeunes sont souvent contents de participer à nos débats car ils n'ont pas l'occasion de parler de tout ça autre part que là, de pouvoir confronter leurs opinions avec d'autres jeunes ou des adultes. C'est aussi pour ça qu'on a voulu faire des débats car, quand on se rendait dans des débats, il n'y avait que des adultes. Et nous, on ne parlait pas. Donc, on s'est dit : « On va essayer de faire un truc pour les jeunes, plus animé, qui les intéressent où ils peuvent facilement prendre la parole. »

Les débats ont lieu, soit ici au café La Pêche car c'est un endroit stratégique, en face du lycée Jean Jaurès à Montreuil, parce qu'il y a beaucoup de jeunes qui viennent ou à l'antenne de quartier Lounés Matoub, dans notre quartier. Pour l'instant, on le fait sur Montreuil, mais on a des projets sur Paris.

On s'occupe de tout. On anime les débats, on fabrique les supports. On réalise des pièces de théâtre dans lesquelles on joue pour introduire une thématique. Ça peut être des micros trottoirs, des témoignages et des interviews. On peut faire appel à des intervenants. Quand on a fait notre débat sur le mariage forcé, une dame qui avait écrit un livre sur son histoire est venue témoigner.

Il y a toujours quelque chose d'intéressant. Les gens ont des choses à dire. Nous, on n'est pas là pour dire comment il faut penser. On est là pour échanger. Même nous, au fil du débat, nos positions évoluent.

On est toutes les deux à la fac. On a envie d'aller plus loin. On a la volonté et la force de montrer qu'on est capable de faire autre chose. Ce n'est pas parce qu'on vient de banlieue qu'on doit tous aller en BEP. Ce n'est pas parce qu'une personne va nous dire : « Non, tu ne peux pas », qu'on va s'arrêter là. On va se battre. Toutes les filles de l'association qui ont passé le Bac l'année dernière, l'ont eu. Et malgré l'investissement dans l'association et l'organisation des débats. Maintenant, je suis en fac de bio à Paris Descartes et moi, je suis en fac de droit à Villeneuve. Et on est toutes entrées dans l'enseignement supérieur.

Pour moi, la fac, je me disais que jamais je n'irai. Pareil pour les débats, je me disais que jamais je n'y arriverai. Et pourtant, ça s'est super bien passé. J'ai réussi.

On a un projet de chantier de solidarité internationale en juillet pour lutter contre la désertification au Mali. Ça nous permet d'avoir des échanges avec d'autres pays. Et on va essayer d'animer des ateliers sur des questions qui nous tiennent à cœur comme l'hygiène.

On est souvent sollicitées pour conseiller d'autres jeunes pour se monter en association. Nous sommes reconnues pour notre travail et notre implication. Et on aime bien aider les autres et servir entre guillemets d'exemple pour d'autres jeunes.

**Donc le discours, c'est on est là, on a eu notre Bac, on est à la fac, on a notre association. On participe à la vie de notre quartier. Et nous, nous voulons devenir quelqu'un.**



*« D'une, on est un phénomène. De deux, il fallait bien trouver quelque chose qui accroche. Quand on voit l'écriture, ça intrigue. On veut que les gens viennent chercher le pourquoi du comment. La « fées no men » attitude ! »*

**PANTIN****BOBIGNY****LE RAINCY****ÉPINAY-SUR-SEINE**

**NOISY-LE-SEC****MONTFERMEIL****ÎLE-SAINT-DENIS****Sports****NOISY-LE-SEC**

**Palmarès : catégorie moins de 48 kg**  
Championne de France universitaire en 1987  
Membre de l'équipe de France universitaire  
Championne de France corporatif en 1988  
Championne de France en 1989  
Arbitre nationale en 1991  
Arbitre continentale en 2001  
Arbitre internationale en 2004  
Sélectionnée pour arbitrer les JO 2008 à Pékin

# Cathy Mouette

**48 ans, ceinture noire, 5<sup>e</sup> Dan**

Je suis actuellement professeur de sport à la DDJS (Direction départementale de la jeunesse et des sports) où je travaille essentiellement sur la réglementation. J'ai mené en parallèle ma carrière d'arbitre, et maintenant arbitre internationale, de combattante et d'enseignante pendant de nombreuses années. La fin de ma carrière sportive a été brutale suite à l'obtention de mon professorat de sport car il était difficile de concilier la compétition et la carrière professionnelle. Je me suis alors investie totalement dans l'arbitrage pour rester en contact avec les athlètes. Je dirige aussi avec mon père un club de judo à Noisy-le-Sec.

J'ai commencé le judo à 4 ans et 1/2 avec mon père qui était professeur de Judo à Noisy-le-Sec. Le fait d'être une fille faisant du judo ne m'a jamais posé de problèmes. Je n'ai pas l'impression de pratiquer un sport d'hommes d'ailleurs les femmes représentent un quart des licenciés pratiquant le judo. Les premiers championnats du monde féminin ont eu lieu en 1980.

Pendant un moment, on disait c'est un « sous judo », un peu comme le tennis féminin et puis tout cela, s'est estompé. Et maintenant, on vient voir des compétitions de judo féminin étant donné la qualité des combats.



Dans l'arbitrage, que l'on soit femme ou homme, c'est la même chose, l'important c'est la compétence, techniquement, il faut être déjà 2<sup>e</sup> dan. On arbitre aussi bien les femmes que les hommes, légers ou lourds. Cela ne pose aucun problème pour les judokas hommes. Il existe un code moral et éthique en judo qui est très strict et un judoka ne se permettrait pas de contester, ce n'est pas comme dans certains sports.

Ce qui me dérange profondément, c'est qu'on pense les femmes comme une « race » à part car lorsque je suis partie aux jeux olympiques, toutes les questions posées étaient : vous êtes une femme, comment vous allez faire ? D'après mon niveau technique, je suis compétente ou pas. Je suis arbitre, un point c'est tout. Nous sommes évalués à chaque compétition. Le travail d'arbitre international est bénévole, c'est un honneur, c'est un vrai engagement ! C'est vrai qu'en France, nous sommes bien aidés et le fait de travailler dans la fonction publique permet des aménagements de temps.

C'est sûr, je suis une combattante et j'aime la compétition. L'arbitrage d'un combat se prépare comme un athlète. Je regarde aussi beaucoup de vidéos sur les judokas que je vais arbitrer.

Je n'ai jamais eu l'impression de rencontrer des difficultés dans ce que je voulais faire car je savais ce que je voulais et ma plus grande réussite a été de participer aux Jeux olympiques de Pékin en tant qu'arbitre internationale. Et mon projet serait d'aller jusqu'au Jeux olympiques de Londres.

*« Étant donné ma taille, le meilleur endroit pour voir un combat de judo, c'était encore d'être au milieu du tatami. »*

**SAINT-DENIS****NEUILLY-SUR-MARNE****ROMAINVILLE**



TREMBLAY-EN-FRANCE



AUBERVILLIERS



SEVRAN



ROSNY-SOUS-BOIS

Arts et culture

# Zahia Ziouani

**30 ans, cheffe d'Orchestre de renommée internationale, titulaire de plusieurs premiers prix : Alto, Guitare classique, Musique de chambre, et diplômée en Analyse, Orchestration, et Musicologie à l'Université Paris IV Sorbonne, elle a été sélectionnée pour étudier la direction d'orchestre auprès du célèbre Maestro Sergiu Celibidache, en France et en Allemagne.**

J'exerce le métier de la musique dans 2 domaines : la direction d'orchestre et la direction d'une école de musique et de danse. Ce sont deux métiers qui restent quand même encore aujourd'hui des métiers à tradition masculine. Nous trouvons seulement 1% de femmes dans la direction d'orchestre.

Je suis en Seine-Saint-Denis depuis l'âge de 2 ans, j'y ai fait toute ma scolarité, à la fois générale et artistique. J'ai commencé mes premières activités professionnelles dans ce département. J'ai donc un lien fort avec le territoire. Si l'on rajoute à cela le fait que je sois Française d'origine algérienne, tous ces éléments marquent cette originalité.

C'est aussi un combat que je mène pour qu'on ne se cantonne pas au cliché suivant : « Ah, c'est chouette, vous faites de la musique à Stains ! ».

**Je préfère mettre l'accent sur le fait qu'on le fait bien, avec des projets innovants, intéressants et ambitieux. Ce sont plutôt ces qualités-la qui méritent d'être valorisées, et pas simplement le fait qu'on soit à Stains, que je sois une femme ou de telle origine.**

Que Zahia Ziouani fasse de la musique, à la limite, c'est tout à fait normal parce qu'on a la chance d'être dans un pays développé. Même si mes parents n'étaient pas musiciens et venaient d'Algérie, même si ça fait pleinement partie de ma vie, de mon parcours, ce n'est pas l'unique angle de vue me concernant.

Lorsque je vais diriger des orchestres à l'étranger, ou quand je dirige l'orchestre que j'ai créé « Divertimento », on n'est pas des jeunes de banlieue, mais des artistes qui réussissent. Quand j'ai fait un concert sur la Place Rouge avec l'orchestre de Moscou ou lorsque je dirige l'orchestre national d'Algérie, ce n'est pas parce que je travaille à Stains, pour eux, la Seine-Saint-Denis, c'est à peine s'ils en ont connaissance.

J'ai été passionnée par la musique très jeune. J'ai grandi dans une famille où mes parents étaient très soucieux de notre épanouissement personnel et de notre instruction. On a eu, avec mes frères et sœurs, la chance d'aller au concert et au musée très tôt. J'ai commencé par la guitare classique, ensuite l'alto. Et puis, la

direction d'orchestre était quelque chose qui me plaisait énormément.

Cela a été très difficile et reste très difficile. On n'avait pas d'exemple puisqu'à l'époque, quand on parlait d'un jeune chef d'orchestre, c'était quelqu'un qui avait entre 40 et 50 ans. Il fallait être pertinent pour convaincre parce que j'étais jeune. Et puis le fait que je sois aussi une femme, ce n'était pas évident non plus.

Souvent on me demande si tout ça était un handicap. Je ne sais pas si j'irais jusque-là. Mais c'est vrai que cela n'a pas été facile. Même si pour moi, c'était plus une source d'enjeux, de pouvoir surmonter les difficultés.

Il faut convaincre. Quand on arrive devant un orchestre qui ne nous connaît pas, il faut être convainquant dès les premières minutes, et tout le temps sans répit. Alors qu'avec un homme, on sera plus indulgent s'il y a un peu de relâchement pendant les répétitions.

Comme beaucoup de jeunes de ce département, j'avais un peu d'anxiété : « Comment je vais faire pour gagner ma vie ? ». Mes parents ont toujours été soucieux de notre réussite. Donc je me suis investie très vite en me disant : « De toute manière, quoi qu'il arrive, on va me demander plus que les autres parce que je suis une femme et que je m'appelle Zahia ».

J'ai voulu m'orienter dans la direction d'orchestre. Sachant que j'aurai du mal à avoir des opportunités pour m'exprimer sur scène en tant que chef d'orchestre, je me suis dit : « Il faut prendre les choses en main ». J'ai été professeure dans des conservatoires où je dirigeais des orchestres, j'ai recherché des collaborations et j'ai créé mon propre orchestre.

L'aspect pédagogique de transmission du savoir, de mener des actions auprès d'un public nouveau, m'intéressait énormément et était très complémentaire avec le côté artistique. J'ai donc passé mes diplômes et je suis devenue directrice d'école de musique et de danse.

L'orchestre Divertimento que j'ai créé est composé de 60 musiciens, qui ont essentiellement un lien fort avec la Seine-Saint-Denis : des personnes qui y ont étudié, qui y habitent ou qui y enseignent. Ce projet

*« Sachant que j'aurai du mal à avoir des opportunités pour m'exprimer sur scène en tant que chef d'orchestre, je me suis dit : il faut prendre les choses en main. j'ai recherché des collaborations et j'ai créé mon propre orchestre. »*

d'orchestre s'articule donc autour de la volonté de mélanger les cultures et de favoriser la rencontre des musiciens et des publics.

Je n'hésite pas à associer danse hip-hop, danse orientale et musique classique, opéras de Mozart, symphonies de Beethoven pour montrer qu'on peut exceller pleinement dans le répertoire de la musique classique avec une ouverture à d'autres esthétiques. Et permettre ainsi à des jeunes talents d'intégrer le milieu de la musique classique, notamment pour les jeunes qui rencontrent certaines difficultés. L'orchestre que j'ai voulu créer, c'est l'orchestre avec la France d'aujourd'hui et de demain avec des jeunes qui habitent dans des hôtels particuliers à Paris et d'autres qui viennent des cités de Stains : ils sont tous sur la ligne 13 du métro, pas évidemment au même niveau.

Je suis une artiste, et je monte des projets pour ouvrir les gens à la musique classique, mais je ne voudrais pas qu'on me voie uniquement sous l'angle socioculturel. Et peut-être qu'un jour, tout ce qu'on aura fait en faveur de la diversité culturelle, de la diversité sociale et des personnes du département fera qu'on ne se posera plus la question de cette diversité mais qu'on ne verra plus de ces artistes.



*« Ce qui manque à notre société, c'est le manque de rencontre et de connaissance de l'autre. Si on est dans la méfiance, voire dans la défiance, cela crée le malaise ou la crise. »*



STAINS



*Zahia Ziouani est cheffe d'orchestre et directrice musicale de l'Orchestre symphonique Divertimento depuis 1996. Durant l'année 2007, Zahia Ziouani a été nommée cheffe d'orchestre principale invitée de l'Orchestre national symphonique d'Algérie.*



SAINT-OUEN



NOISY-LE-GRAND



AULNAY-SOUS-BOIS

**COUBRON****NEUILLY-PLAISANCE****GOURNAY-SUR-MARNE****Sports**

# Sarah Ourahmoune

**27 ans, championne de France des moins de 48 kg, elle a battu en demi-finale du championnat du monde amateur 2008 à Ningbo (Chine) la suédoise Jenny Haedingz avant de s'incliner en finale face à la chinoise Chen Ying. Championne de l'Union européenne à Lille en 2007, elle est élue meilleure boxeuse de la compétition. Elle confirme ce statut en redevenant championne de l'Union européenne à Liverpool en 2008.**

À la base, je suis éducatrice spécialisée, je travaillais avec des enfants qui souffrent de troubles mentaux. Maintenant, je travaille pour l'association Boxing Beat, mon club de boxe, pour lequel je monte des projets sportifs auxquels participent des partenaires dont la Fondation Lagardère qui nous permet de bénéficier d'un cursus de formation continue à Sciences-Po. Je prépare un certificat de professionnalisation en gestion d'association pour pouvoir entrer en Master « Actions dirigeantes et gestion d'associations ».

Je suis dans ce club depuis une dizaine d'années en tant que boxeuse. Et c'est le fait d'être boxeuse et sportive de haut niveau qui me permet de suivre ce cursus à Sciences-Po.

J'ai fait de la boxe un peu par hasard. Je cherchais à faire du sport et j'ai rencontré Saïd, mon entraîneur, il y a 12 ans. Il m'a proposé d'essayer la boxe : au début, je n'accrochais pas vraiment. Puis j'ai continué et ça a fini par me plaire.

Les sports de combat m'attiraient : j'avais déjà fait du judo, du taekwondo. Je ne connaissais pas la boxe. Au début, c'était un jeu, ça a commencé par la boxe éducative, qui est plus ludique. J'avais des copines avec moi, donc ça se passait bien. Puis au fil du temps, j'y ai pris goût. Et j'ai fait mon premier combat puis les choses se sont enchaînées.

Au début, ce n'était pas facile, surtout que j'étais la seule fille. Il y avait les regards des hommes, les petites remarques qu'on peut vous lancer, du style : « tu devrais aller faire de la danse », « les femmes, ce n'est pas fait

pour prendre des coups », ça c'est la phrase typique, alors que même un homme, ce n'est pas fait non plus pour prendre des coups. Ou bien alors « tu devrais retourner dans ta cuisine », des petits trucs un peu ironiques, pas forcément méchants. Mais ça ne m'a jamais vraiment blessée, je passais à côté et je continuais. Je prends cela à la légère.

On a essayé de développer la boxe féminine dans cette association. Par exemple, quand je suis arrivée, il n'avait pas de vestiaires pour filles. Donc, on en a construit un. On a fait en sorte que l'inscription soit gratuite pour les filles : ça fait 3 ans qu'on fait cela, pour leur permettre d'au moins essayer ce sport. Et surtout, leur dire qu'elles ont la possibilité de venir car on ne propose pas forcément la porte de la salle facilement. Puis, mon entraîneur fait un travail d'éducateur dans les écoles : tous les après-midis, il présente la boxe aux classes de la ville.

C'est ce qui a fait la réussite de la boxe féminine dans cette salle. Et le discours de l'époque, on l'entend moins du fait de la présence des filles. C'est normal d'avoir des filles sur le ring.

Et puis on ramène pas mal de résultats. Il y a 19 titres de Championnes de France pour les filles depuis la création de Boxing Beat. Là, ça commence à faire taire les commentaires ironiques. Cela montre aussi aux garçons que les filles sont capables de faire la même chose. Les filles qui arrivent maintenant n'ont pas à faire tout ce qu'on a dû faire au début. Et c'est tant mieux.

Au début, mon grand frère était un peu réticent. Il avait fait un peu de boxe et il ne m'imaginait pas toute seule dans

une salle pleine de garçons, cela ne lui plaisait pas trop. Mais finalement, ça s'est bien passé. Ma mère, elle, était super contente : « comme ça, tu vas apprendre à te défendre, on ne sait jamais, dans la rue, c'est dur ».

Maintenant, c'est vrai que pour certains, dans les mentalités, il reste qu'une fille, ce n'est pas fait pour trainer dehors ou être dans une salle de boxe. Je suis allée dans des salles de boxe où on m'a dit clairement que c'était pour les hommes, c'était leur lieu.

Je boxe par plaisir. Maintenant, c'est vrai que j'aimerais bien que la boxe féminine se développe. Parce que, moi, j'ai grandi dans cette salle, j'y ai appris beaucoup. Ici, c'est ma deuxième famille.

À Sciences-Po, on ne nous regarde pas comme des gens qui viennent de la Seine-Saint-Denis ou des quartiers mais plus comme des sportifs de haut niveau. On n'est pas catalogué comme « banlieusards » mais l'étiquette est quand même collée dans le dos, celle du groupe de sportifs. On est une trentaine, venant de coins différents. Et les gens viennent vers nous, d'abord par rapport à notre sport.

**« Je boxe par plaisir. »**

**AUBERVILLIERS**

**« Mon entraîneur n'avait jamais eu de filles, il ne savait pas trop comment faire. Il a accepté de m'ouvrir la porte. Je ne suis pas sûre qu'à l'époque, tout le monde l'aurait fait. Et d'ailleurs, aujourd'hui encore, tous les entraîneurs n'acceptent pas d'entraîner des filles. »**

**MONTREUIL-SOUS-BOIS****PAVILLONS-SOUS-BOIS****VAUJOURS**

**« Il y avait les regards des hommes, les petites remarques du style : « tu devrais aller faire de la danse », « les femmes, ce n'est pas fait pour prendre des coups », ça c'est la phrase typique, alors que même un homme, ce n'est pas fait non plus pour prendre des coups. »**





Vie professionnelle

# Tracie Brant

17 ans, lycéenne



Je suis en CAP Menuiserie au Lycée Nicolas Ledoux de Pavillons-sous-Bois. J'espère l'avoir à la fin de l'année. J'ai choisi de venir apprendre la menuiserie dans ce lycée même si j'ai 1 heure 30 de transport tous les jours pour venir.

## Pourquoi voulez-vous faire ça ?

Quand je regardais les émissions à la télévision, cela m'a plu tout de suite. Ce qui me plaît dans le bois, c'est le toucher, voir comment le travailler. J'étais en 5<sup>e</sup> et je me suis dit que j'avais envie de faire ça. J'ai fait des stages pour vérifier si c'était cela qui me plairait. Cela s'est confirmé, ça m'a vraiment plu.

## Mais physiquement, ce n'est pas difficile ?

Non pas spécialement. De temps en temps, ie demande de l'aide.

## Vos parents, qu'ont-ils dit la première fois que vous en avez parlé ?

Ma mère était d'accord. Elle a toujours dit « Ma fille fera un métier de garçon ». Parce que,

lorsque j'étais plus jeune, j'étais un peu un « garçon manqué ». Encore aujourd'hui, on dit souvent que je me comporte comme un garçon. J'aime bien avoir des activités que les filles n'aiment pas trop : je suis plus souvent avec les garçons. Je m'entends mieux avec eux, j'aime jouer au foot par exemple.

J'ai 11 frères et sœurs, et j'ai une de mes sœurs qui est un peu comme ça. Mais les autres non. J'ai un grand frère et une grande sœur. Et cela n'a pas posé de problème quand j'ai dit que je voulais être menuisière. Ma mère a même dit : « C'est rare de voir des jeunes filles dans ce secteur. Et ce métier se perd un peu. Et c'est bien de continuer la tradition des artisans ».

Parmi mes copines, il y en a qui sont choquées. Quand je dis aux gens que je fais de la menuiserie, j'entends souvent « Oui, c'est un métier de garçon », « Ou'est ce que tu fais là-dedans ? ». Moi, ça me fait rire parce que je ne pense pas qu'il y ait des

métiers de garçons et des métiers de filles. On est au 21<sup>e</sup> siècle, il faut évoluer un peu.

Parmi mes copines, il n'y en a aucune qui s'est éloignée. J'ai des copines qui font des études dans des filières plus « normales », mais ça ne change rien. Elles me demandent que je leur fasse des meubles quand j'aurai fini ma formation.

## Quand vous êtes arrivée en 1<sup>re</sup> année de CAP, comment ça s'est passé ?

Les garçons du lycée étaient choqués. On est 4 filles dans le lycée et dans ma classe, je suis toute seule sur 16 élèves. Parmi les professeurs, il y a quelques femmes.

Au début, ils disaient : « Ouais, il y a une fille, qu'est ce qu'elle fait là ? Elle n'a rien à faire là ? ». C'est parce que cela leur paraissait bizarre. Ils venaient tous me voir, j'avais l'impression d'être une bête curieuse. Pour eux, ce n'était pas normal. Mais bon, après, cela s'est passé. Il a fallu 6 mois pour que ce soit normal et qu'on ne me pose plus de questions.

## Comment avez-vous réussi à vous imposer ?

Mon caractère : j'ai un sale caractère. Enfin, je ne me laisse pas faire. Je suis gentille. Mais je n'aime pas me laisser faire quand on me charrie. Des fois, je ne calcule pas. Et des fois, je réponds et je ne laisse pas passer les choses. Je pars au quart de tour. Du coup, ça m'a permis de m'imposer quelque part et de faire comprendre que ce n'est pas parce que je suis une fille qu'il ne faut pas me respecter.

## Est-ce qu'il y a eu des réactions de la part des 3 autres filles ?

Non, pas spécialement. On était plutôt avec les garçons. Parce qu'il y avait quand même des garçons pour qui c'était normal qu'on soit là.

## Est-ce qu'il y a eu des réactions de la part des professeurs ?

Non, non, pas du tout. Les professeurs sont plutôt contents de voir des filles parce que c'est rare. Cela permet de montrer que le métier peut être exercé aussi par les filles.

## Et dans les entreprises où vous avez fait vos stages ? Quand vous avez tapé à la porte, comment ça s'est passé ?



Il y en a plein qui m'ont dit non parce que je suis une fille. Ils me l'ont dit clairement. Ils avaient peur que cela se passe mal avec les garçons dans la menuiserie, auprès de leurs ouvriers.

Il y en a d'autres qui ont accepté. Et là, j'ai travaillé avec des ouvriers avec qui ça s'est très bien passé. Ils ne m'ont pas « sauté dessus », on rigolait ensemble, on collaborait. Cela se passait très bien. Et les patrons ou les ouvriers, me jugeaient juste sur ce que j'avais fait et pas parce que je suis une fille. C'est juste mes compétences qui comptent. J'essaie de faire comprendre ça : ce n'est pas parce que je suis une fille, que je vais moins bien travailler qu'un homme.

## Est-ce que c'est plus dur pour une fille dans la vie, à votre avis ?

De manière générale, il n'y a vraiment pas de différence. On ne souffre pas d'inégalités.

Mais on a plus de mal à se faire accepter dans le métier que j'ai choisi. C'est pour ça que je veux continuer mes études : je veux faire un bac et continuer dans l'ébénisterie pour travailler sur des choses plus artistiques.



Pour le moment, je travaille la fabrication et la pose de meubles. Après, j'aimerais bien restaurer des meubles. Et pour ça, je sais que je vais encore me confronter à des difficultés parce que je suis une fille. Il va falloir que je fasse encore mes preuves. Il va falloir convaincre. Mais ça ne me fait pas peur. C'est peut-être même cela qui me motive.



« J'ai la motivation parce que c'est ce que je voulais faire. »





PIERREFITTE-SUR-SEINE



LIVRY-GARGAN



DRANCY

Engagement citoyen et associatif

# Adjera Lakehal Brafman

48 ans, directrice de l'association des Femmes de Franc Moisin



Je suis arrivée en Seine-Saint-Denis en mai 1981. Pas forcément pour travailler au départ mais pour essayer de changer d'horizon. Parce que la capitale, par rapport au sud de la France, a toujours un peu une aura. La première année, je me suis dit que je n'y resterais pas et que je retournerais dans le Midi parce que Paris n'était pas vivable. Il m'a fallu un an. Je crois que, quand on émigre quelque part, le passage et la transition durent plus ou moins longtemps. Moi, au bout d'un an, je me suis dit que j'y étais très bien et que j'allais commencer à construire des choses. Sans toujours savoir si j'allais y rester.

Et surtout à Saint-Denis qui est une ville très particulière. Elle pousse aux extrêmes : soit on n'aime pas, soit on est complètement ensorcelé par cette ville malgré ses inconvénients.

C'est une ville où il y a plein de paris qui sont faits sur le vivre ensemble parce que ce n'est pas forcément évident. Et en même temps, on a vraiment le sentiment d'être partie prenante de cette ville, et de pouvoir, à son niveau, influencer sur ce qui peut s'y construire. Peut-être que c'est vrai, peut-être que ce n'est pas vrai, mais en tout cas, on a ce sentiment-là. Même avec de la bagarre car on n'est pas toujours entendu, mais, en tout cas, il y a cette possibilité de construire des choses.



L'association des Femmes De Franc Moisin est une structure de quartier dont l'objectif est l'insertion sociale et professionnelle des familles étrangères ou d'origine étrangère. Cette association existe depuis 1980.

Il existait des cours d'alphabétisation au centre de loisirs du quartier. Et les femmes qui venaient dans ces cours ont eu envie d'avoir un lieu à elles. Non pas de monter une association au départ, mais un lieu pour parler de leurs difficultés, et puis de la question de l'exil car elles se retrouvaient seules avec leurs maris et leurs enfants. C'était un peu une manière de trouver d'autres alternatives à la nostalgie et à la tristesse qui est causée par la

séparation avec le pays d'origine. Des travailleurs sociaux les ont aidées et elles se sont rendu compte que, pour avoir un local, il fallait avoir un statut juridique.

Puis, cela a évolué : au départ, elles ont demandé que ce soit un lieu réservé aux femmes, histoire de ne pas poser de problème avec les maris. C'est une tendance qui a considérablement évolué puisqu'aujourd'hui, ce sont souvent les maris qui viennent inscrire leur femme et qui poussent leur femme à apprendre le français.

Sur l'année, on accueille environ 200 femmes : on a des ateliers de socialisation avec 12 à 15 personnes par ateliers.

**Cette évolution dont vous me parliez, vous l'avez vraiment ressentie ces dernières années ?**

Elle est très forte depuis 5 ou 6 ans.

Cela devient une constante, j'ai envie de dire. Les maris s'impliquent. C'est d'abord une dimension économique : un seul salaire ne suffit pas. Et puis l'expérience des femmes dans l'immigration a montré une chose : quand on ne maîtrise pas la langue, quand les difficultés surgissent, c'est encore plus compliqué. Donc les maris en sont très conscients. D'où le fait qu'ils les poussent à apprendre vraiment le français pour qu'elles soient capables de se débrouiller toutes seules.

**Même si de temps en temps, les médias nous montrent une image contraire à ce que vous nous dites ?**

Oui, parce que, dans ces cas-là, on met en avant des faits divers. Or la vie n'est pas faite que de faits divers. Cela me gêne toujours cette manière d'exploiter des cas particuliers et de rendre les femmes complètement victimes alors que dans la réalité, ce n'est pas forcément cela. Je ne dis pas que ça ne se passe pas, mais ce n'est pas la généralité.

Au travers de ce qui se fait avec les femmes ici, il n'y a pas de secret, les femmes sont le premier

vecteur de changement dans une famille. Quand on travaille avec les femmes, ça a forcément des incidences et sur le mari, et sur les enfants, sur la scolarité des enfants, sur la manière dont une famille s'engage sur son quartier et sur sa ville. Prenons l'exemple de l'accompagnement scolaire dans les associations de quartier, ce sont souvent les mères qui se disent : « Nos gamins ont des difficultés importantes, comment peut-on les aider ? ».

**Qu'on soit mère ou pas, une femme a cette idée d'élever, de porter plus haut, de mettre du mieux-être là où ça va mal. Ça me semble, du coup, très féminin.**



*« Je ne me vois pas quitter Saint-Denis. J'y travaille, j'y habite. J'ai l'impression d'être dans un grand village. »*



*« Notre objectif est de dire : plus on pousse les gens à rencontrer des personnes différentes de son milieu d'origine, plus on modifie ses représentations. »*



BAGNOLET



LE BOURGET



DUGNY



VILLEPINTE



PANTIN



BOBIGNY



LE RAINCY



ÉPINAY-SUR-SEINE

Politique



MONTFERMEIL

# Rosine Bellanger

61 ans, première maire adjointe de Montfermeil

**Vous m'avez dit que cela faisait 25 ans que vous faisiez de la politique, pourriez vous me raconter comment ça s'est passé au tout début ?**

Tout d'abord, je ne fais pas de politique. Pour moi, la politique, c'est un métier. Moi, je suis élue depuis 1983, je n'ai jamais été inscrite dans un parti politique. Je suis élue à Montfermeil. Voilà comment je vois ma fonction : être disponible pour les habitants, essayer de voir ce que je peux faire de bien en fonction de mes responsabilités, savoir accepter la limite de ma fonction et le devoir de dire : « Non, ce n'est pas possible ». C'est ce qui fait la différence avec de l'électoratisme.

Au début, plus bleue que moi, ce n'était pas possible : c'est à-dire que je ne savais pas ce qu'était un Conseil municipal et comment cela fonctionnait. Je n'avais pas du tout le vocabulaire de la Fonction publique. En plus, étant donné que j'étais la seule femme, évidemment, on m'avait donné la santé et la petite enfance, en se disant « Elle va nous laisser tranquille en s'occupant des enfants ». Alors que pas du tout, j'ai créé la Délégation de la santé, on a créé une nouvelle crèche, une halte garderie et la PMI. Il a fallu convaincre les « copains » qui sont plus pour s'occuper des routes et des trottoirs. J'étais au milieu de 9 messieurs en disant « Coucou, c'est moi », mais ça, je n'ai pas eu de mal.

**Est-ce que le fait d'être une femme vous pénalisait ?**

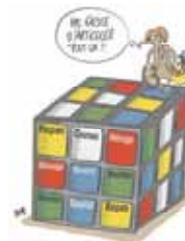
Ça a été plus difficile par rapport à ma famille. Le premier mandat a été douloureux car je devais quitter le soir ma cellule familiale et ça, ça me

coûtait. J'avais 3 enfants, le dernier de mes fils devait avoir 3 ou 4 ans. Mon mari était d'accord car je l'avais toujours impliqué dans le projet. Ce n'est pas quelque chose que je devais faire contre lui. Il prenait le relais, mais au début, cela n'a pas été facile.

Nous étions commerçants, nous faisons les marchés. Et le côté relationnel m'a énormément aidé. J'ai continué à travailler sur les marchés, il fallait s'occuper des enfants, plus le poste d'adjointe au maire. J'ai tout fait de front. J'ai eu des moments de doute, c'est difficile de partir de la cellule familiale même si votre conjoint est d'accord.

Il y a là peut-être une différence entre le masculin et le féminin : les hommes ferment la porte de chez eux, ils se retrouvent en réunion, ils partent de la maison. Moi, quand je parlais, j'emmenais dans ma tête, la varicelle de l'un, les devoirs de l'autre. J'avais toujours ce souci : est-ce que j'arrive à tout mener ? Ça a été quelque part un peu douloureux, pour mon mari aussi. Mais il a fallu trouver nos places et je pense que ça n'a pas été facile pour lui. Les conjoints d'élus, ce n'est pas une vie facile non plus, au masculin comme au féminin.

Du coup, à chaque nouveau mandat, j'ai demandé si je continuais. A mon époux ou à mes enfants qui grandissaient. Et leur réponse a été « oui ». Car au final, c'est un enrichissement familial, je le vois maintenant à travers ma fille : elle a fait des études de commerce international, je la vois responsable : elle est partie à l'étranger. Je ne sais pas, je ne suis pas sûre mais je me dis que quelque part, peut-être, ma fonction a été un témoignage. Je pense que le fait de voir sa mère s'épanouir professionnellement, a contribué à sa réussite personnelle, à elle. Les femmes vont jusqu'au bout.



*« Moi, quand je parlais, j'emmenais dans ma tête la varicelle de l'un, les devoirs de l'autre. J'avais toujours ce souci : est-ce que j'arrive à tout mener ? »*

**Est-ce que vous voyez des différences de fonctionnement entre les femmes et les hommes qui s'investissent localement ?**

C'est peut-être ma délégation qui fait cela, j'ai beaucoup travaillé avec les femmes et je me rends compte par rapport aux messieurs, elles construisent moins de barrières, moins de prestige, de parade, plus de distance dans l'exercice du pouvoir. Ce qui ne veut pas dire que les femmes ont moins de pouvoir, mais elles le mettent ailleurs. Dans leurs actions, plus concrètes, plus pratiques, plus généreuses.

**Comment voyez vous les femmes de manière générale, et en Seine-Saint-Denis ?**

C'est très riche. Toutes mes délégations ont toujours été menées par des femmes. Dans la politique de la ville, l'investissement féminin est fort : 4 nanas, un soir en plein cœur des Bosquets, à 20 heures 30 pour commencer à faire un projet qui a terminé avec 1 000 personnes.

**Sur le parcours de jeunes en politique, en voyez-vous qui reprennent le flambeau ?**

Oui, il y en a. Elles s'investissent. La politique n'est plus l'apanage des hommes. Il faut qu'ils comptent avec nous. Ils ne peuvent plus faire sans nous. Si il y a eu cette ouverture aux femmes, même si je n'aime pas la loi, c'est parce qu'il y a eu certains messieurs qui ont compris que, dans le bon fonctionnement de la société, il manquait la fibre féminine. On est complémentaire. En termes d'équilibre, on a besoin des uns, des unes et des autres.

*« J'ai continué à travailler sur les marchés, il fallait s'occuper des enfants, plus le poste d'adjointe au Maire. J'ai tout fait de front. »*



COUBRON



NEUILLY-PLAISANCE



GOURNAY-SUR-MARNE





SAINT-DENIS



NEUILLY-SUR-MARNE



ROMAINVILLE

Droits personnels et sociaux

# Violaine Lacroix

31 ans, avocate au barreau de Bobigny



J'ai commencé par faire de la guitare classique au conservatoire, et en seconde je suis allée dans un lycée de musique en Allemagne et lorsque je suis rentrée, j'ai continué par le lycée franco-allemand dans les Yvelines. C'était un milieu assez élitiste et je n'avais pas envie de continuer dans des études commerciales ou d'ingénierie.

En fait, mes parents étaient très engagés dans des associations à vocation sociale et notamment vis-à-vis des immigrés. C'est sûr que l'engagement de mes parents a dû jouer dans mon choix de devenir avocate.

J'ai fait mon stage sur le droit des étrangers et là j'ai découvert le véritable intérêt de faire du droit. Jusque là, je naviguais à vue et je ne me voyais pas devenir avocate car d'une part, je n'étais pas très à l'aise à l'oral et d'autre part, mes parents sont issus de familles modestes et pour moi la profession d'avocate était considérée comme une profession de notable un peu inaccessible ou tout du moins qui ne faisait pas partie de mon environnement en terme de statut social.

Je me suis rendue compte que le droit servait à quelque chose et que cela pouvait avoir une incidence sur la vie des personnes. J'ai en fait réfléchi au droit et que ce n'était pas juste des lois. J'ai compris qu'en matière de droit des étrangers, les libertés publiques étaient souvent malmenées. En défendant les étrangers, on défend le droit de tout le monde. Cela a donné des perspectives à mes études.

Mais c'est lors de l'obtention de mon diplôme de droit que je me suis réellement investie et là j'ai lu Gisèle Halimi, Badinter, etc. et ce fut véritablement une vocation.

Le choix de la Seine-Saint-Denis, je l'ai fait par rapport au choix de l'exercice de ma profession. Dans un cabinet qui défend le droit des immigrés et qui s'inscrit dans une histoire militante. C'est vrai aussi que je me retrouve plus dans l'ambiance du tribunal de Bobigny que de celui de Paris où j'avais fait un stage.

Je travaille essentiellement sur l'autorisation de séjour des étrangers en France, l'obtention de visa, les contentieux de nationalité, les filiations, les refus d'allocations familiales, etc.

Mon métier n'est pas différent ici plus qu'ailleurs : il est différent lorsqu'on est jeune avocate, on a des permanences pénales et des gardes à vue beaucoup plus que dans d'autres départements, parce qu'on est moins nombreux comme avocats. C'est vrai que dans la profession, être avocate en Seine-Saint-Denis n'est pas toujours bien perçue en terme d'image alors que le métier est le même.

J'ai deux enfants en bas âge, mais j'ai la chance d'être dans un cabinet qui respecte la vie privée. Ce qui est difficile aussi c'est qu'en tant que profession libérale, les congés maternité ne sont pas pris en charge.

La conciliation des temps est difficile même si j'ai un conjoint qui partage les tâches : lorsqu'on est au travail, on culpabilise de ne pas être à la maison et lorsqu'on est à la maison, on culpabilise de ne pas être au travail. Je pense que c'est plus en tant que femme car l'image de la mère s'occupant des enfants est profondément ancrée.

En tant que femme, je pense que les prévenus en droit pénal s'interrogent car l'autorité est plus représentée par une figure masculine et il y a des audiences où nous ne sommes que des femmes :

une présidente femme, une procureure femme, une avocate femme alors que la population pénale est essentiellement masculine.

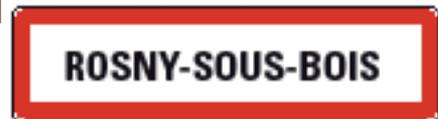
En tant que commis d'office, cela m'est arrivé quelquefois de défendre des auteurs de violences conjugales. Je suis peut être plus en retenue par rapport à ce qu'ils disent pour ne pas être perçue comme n'étant pas objective parce que femme, alors qu'un avocat homme va peut-être plus pouvoir affirmer des choses.

Je pense qu'il y a certainement des infractions qui vont être jugées différemment si elles le sont par des hommes. Les représentations sexuées vont jouer. Néanmoins, cela ne devrait pas poser de questions car il y a un dossier à défendre que l'on soit femme ou homme.

**Pour moi la justice c'est trouver la solution la plus équitable. Je crois que j'ai été profondément marquée depuis que je suis enfant par l'injustice. Lorsqu'il y a une injustice, je la ressens au plus profond de moi. C'est pour cela que j'ai choisi d'être avocate et défendre notamment les personnes d'origine étrangère.**



1900, Jeanne Chauvin, première femme avocate malgré la campagne de dénigrement.



ROSNY-SOUS-BOIS



Le tribunal de Bobigny a été créé en 1972. 426 avocats sont inscrits au barreau dont 246 femmes et 180 hommes. Depuis la création, 13 hommes ont été bâtonniers et seulement 4 femmes...



TREMBLAY-EN-FRANCE



AUBERVILLIERS



SEVRAN



ROSNY-SOUS-BOIS

PIERREFITTE-SUR-SEINE

LIVRY-GARGAN

DRANCY

Vie professionnelle



PAVILLONS-SOUS-BOIS

# Marie Claire Valet

52 ans, proviseure du Lycée Professionnel Claude Nicolas Ledoux (métiers du bâtiment, de la construction et de l'habitat de Pavillons-sous-Bois)

« Les mentalités évoluent lentement. Dans les catalogues de joutis, on propose plus facilement à une fille un aspirateur ou une petite machine à laver, jamais un établi. »

Moi, j'habitais Drancy. Je suis du cru. J'ai vécu plus de 30 ans dans une cité. J'ai fait mes études en sciences-éco à Villetaneuse, puis en langues orientales à La Sorbonne. J'ai une licence de Russe. J'ai commencé à travailler à 14 ans en faisant les Centres de Loisirs à Drancy. Après, j'ai été pionne pour me payer mes études, puis un peu enseignante. J'ai fait des remplacements en Russe et en Français, puis conseillère principale d'éducation, et, enfin, j'ai passé le concours de chef d'établissement.

**Comment avez-vous été perçue comme chef d'établissement d'un lycée professionnel ?**

Je suis aujourd'hui à la tête de ce lycée avec des métiers essentiellement « masculins » puisqu'on a 5 filles sur 400 dans l'établissement. Je pense que j'ai été « très observée ». Beaucoup d'hommes dans les ateliers, donc en attente de mon attitude. Et puis très vite, on m'a jugée sur mes compétences professionnelles. J'ai un chef de travaux qui est là depuis 25 ans, c'est son domaine. Je me suis beaucoup reposée sur lui. Et avec les enseignant-es, on a discuté, ça s'est bien passé, en laissant au chef de travaux ses prerogatives pour les enseignant-es du domaine professionnel.

De manière générale, c'est quand même un milieu un peu machiste, le bâtiment. Donc, au départ...ce ne fut pas si facile.

**Et quand vous travaillez avec des entreprises dans ce domaine ?**

C'est-à-dire que les majors du bâtiment ont mis en place des politiques de recrutement et travaillent de plus en plus avec des femmes, mais à des niveaux plus élevés : des BTS et des ingénieurs, les entreprises du bâtiment cherchent des filles. On a par exemple une convention de partenariat avec EIFFAGE, ils cherchent des grutières.

Par contre, la difficulté pour nos élèves, c'est que les PME n'ont, par exemple, pas de vestiaires pour les femmes. Ici, c'est symptomatique : cet établissement est construit depuis 1956, il n'y a pas de toilettes pour les filles, on est en train de les construire. C'était un établissement conçu pour des garçons.

Et puis, dans la société de manière générale, on est encore dans l'image où les métiers du bâtiment sont réservés aux hommes. « Ce sont des métiers difficiles où l'on est sale. » Les conditions ont quand même bien évolué, même pour le port de charges. Nous avons rencontré des filles qui étaient en 3<sup>e</sup> et qui voulaient venir ici. Les parents s'y sont opposés. Alors, est-ce aussi la peur de se retrouver 3 ou 4 filles au milieu de 400 garçons « en pleine croissance » ?

**Comment réagit le corps enseignant ? Comment sont perçues les 5 filles du lycée ?**

Très bien. On en a 2 qui sont déléguées de classe. Mais elles sont arrivées en connaissance de cause, elles savaient qu'elles allaient être très minoritaires. Et du coup, ça se passe bien. Et les enseignants sont contents d'avoir des filles dans leurs groupes.

**Au niveau des relations entre filles et garçons, est-ce que cela joue le faible nombre de filles ?**

Ce serait sans doute plus « apaisé » s'il y avait plus de filles, mais il faudrait que le contingent soit vraiment plus important. Elles ne sont pas assez nombreuses pour qu'il y ait une incidence aujourd'hui. Il y a une volonté de faire bouger, à notre niveau, les mentalités. Mais il faut aussi reconnaître qu'on n'avance pas très vite.

Dans le domaine de l'éducation nationale, je trouve que les gens inventent beaucoup dans les établissements de Seine-Saint-Denis. Pour essayer de tirer le maximum des élèves et faire avancer les

choses. Peut-être plus que dans d'autres départements. Les gens se remettent sans cesse en question, essaient de créer des choses pour faire bouger.

Quand j'ai commencé à travailler, il était très clair qu'il serait hors de question que je dépende d'un homme dans ma vie. Pendant un moment, j'ai fait de la politique. J'ai aussi été syndicaliste. Pour moi, tous les champs étaient ouverts comme aux hommes. Bon, après, je sais que, plus on monte dans la hiérarchie, plus c'est difficile pour les femmes. Dans l'éducation nationale, il n'y pas tellement de rectrice ou d'inspectrice d'académie. Idem pour les très grands lycées.

**Il faut que les jeunes filles aillent au bout de ce qu'elles ont envie de faire sans se préoccuper de savoir si c'est pour les hommes ou pour les femmes.**

1900

2001

LE CHOIX D'UNE PROFESSION

Question posée aux lycéens de Paris Profession durant le 2<sup>e</sup> trimestre 1990.

Tableau récapitulatif des réponses parvenues

Total : 3012

GARÇONS : 1368		FILLES : 444	
1. Ingénieur	101	1. Soudeuse	112
2. Logisticien, administrateur	59	2. Coiffeuse	55
3. Agricultrice	41	3. Manutien	35
4. Releveur	40	4. Professeure de musique	34
5. Ingénieur de maintenance	34	5. Aide-soignante	28
6. Médecin	28	6. Forêtier	27
7. Mécanicien	27	7. Mécanicienne	27
8. Technicien	27		

## MÉTIERES REVES-MÉTIERES REELS DES COLLEGIENS DE JEME

SOURCE : Enquête Colléens 2007, CNISEP

RÉCAPITULATIF EFFECTUÉ SUR L'ENSEMBLE DES NIVEAUX DE JEME (746)

Les questions posées étaient : Dans l'idéal, s'il n'y avait pas de problème de sélection et de diplôme, j'aimerais faire le métier suivant. Et réellement, je pense faire le métier suivant.

### LES GARÇONS

Métiers à Réaliser	Nombre
Ingenieur	27
Processeur de données	23
Ingénieur	19
Professeur de profession	18
Médecin	14
Phar.	12
de classe	10
Architecte	10

### MÉTIERES À RÉALISER

Métiers à Réaliser	Nombre
Ingénieur	19
Processeur de données	18
Ingénieur	17
Professeur de profession	16
Médecin	14
Phar.	12
de classe	10
Architecte	10

### LES FILLES

Métiers à Réaliser	Nombre
Ingénieur	11
Processeur de données	10
Ingénieur	9
Professeur de profession	9
Médecin	8
Phar.	7
de classe	6
Architecte	6

Métiers à Réaliser	Nombre
Ingénieur	11
Processeur de données	10
Ingénieur	9
Professeur de profession	9
Médecin	8
Phar.	7
de classe	6
Architecte	6

PANTIN

BOBIGNY

LE RAINCY

ÉPINAY-SUR-SEINE



LE BLANC-MESNIL



CLICHY-SOUS-BOIS



VILLETANEUSE

Engagement citoyen et associatif

# Thérèse Clerc

81 ans, Maison des Femmes, Maison des Babayagas

Je suis à Montreuil depuis 1974.

J'étais dans une famille bourgeoise où je ne manquais de rien. Quand tu es petite fille, tu ne t'interroges pas, mes premières interrogations ont été la nuit de cristal où tous les juifs avaient été arrêtés, j'avais déjà peut-être bien 13, 14 ans et cela je m'en souviens très bien.

Je me suis mariée car à l'époque si tu n'étais pas mariée cela n'allait pas. C'est pour cela que le mariage est toujours induit même s'il n'est pas forcé. Les choses ont quand même évolué depuis.

J'avais quatre enfants, je restais à la maison et puis en 68 j'ai commencé à travailler car j'ai pensé que je voulais divorcer, ce que j'ai fait en 69. Et pour moi, c'était une vraie libération. Comme je ne savais rien faire, je me suis faite embaucher dans les grands magasins comme vendeuse pour gagner assez

d'argent pour passer mon permis de conduire pour m'acheter une voiture et devenir commerciale. Et pour moi cette libération, cela a été génial !

J'ai commencé à avoir des doutes sur la vie privée des femmes dont on ne parlait jamais et j'ai milité des

69 dans les mouvements des femmes.

Le mouvement des femmes a été un mouvement multiforme et moi j'étais au MLAC, on faisait des avortements et on a fini par avoir la Loi Veil. La revendication de la place de la femme dans la société au niveau politique est venue plus tard car dans un premier temps l'allélation du corps de la femme par l'homme était trop prégnante et c'est sur cela que nous nous sommes battues en premier.

On a ouvert la Maison des femmes, il y a quelques années. Mon rêve était d'avoir un lieu pour continuer la lutte et la réflexion engagée mais très vite, on a reçu toute la misère du monde des femmes. C'est aussi un lieu de sécurité pour les femmes battues ou en difficulté. Il y a aussi l'ouverture sur l'extérieur au niveau de la connaissance des institutions, de l'informatique pour éviter la fracture numérique et au niveau culturel.

La Maison des Babayagas sera une maison de 21 femmes âgées solidaires et citoyennes. Chaque femme aura son lieu personnel (un studio de 35 m²). De grands locaux collectifs, cafeteria, salle polyvalente, bibliothèque, atelier, laverie, seront à leur disposition ainsi qu'un petit jardin. La Maison sera :

#### AUTOGÉRÉE :

Pleinement autonomes, nous gérons notre maison nous-mêmes, n'acceptant d'aide extérieure que le moins possible et pour pallier nos forces déclinantes, l'attention soutenue aux soins du corps - gymnastique, thérapies, massages - tout à la fois plaisir et exigence, y aidant grandement.

#### SOLIDAIRE :

Nous organiserons une mutualisation de nos moyens et, tout en respectant et préservant l'intimité de chacune, nous nous aiderons à bien vieillir ensemble et à aborder la mort dans la sérénité.

#### CITOYENNE :

Loin de nous enfermer en ghetto, nous serons ouvertes sur la ville, actives autour de nous autant que nous le pourrons, articulant vie politique, vie sociale et vie culturelle.

#### ÉCOLOGIQUE :

La Maison des Babayagas sera construite avec une exigence d'économie d'énergie et de respect de l'environnement. Dans son fonctionnement, nous veillerons particulièrement à une gestion rigoureuse de l'eau, des énergies, des déchets.

Dans ce cadre, nous avons aussi d'autres projets : L'Université des savoirs des vieux pour ne pas mourir « idiots » et le « festival des cannes ».



« Nous voulons cerner tout ce qui peut aider à échapper au déterminisme : vieillesse = naufrage. »



« Je ne parle jamais en termes d'échecs toujours en termes d'expériences. »



« La plus value du travail de la femme à la maison n'est jamais prise en compte. »



MONTREUIL-SOUS-BOIS



« Je faisais partie de ces femmes qui ne savait rien sur la vie, enfermée dans le cocon familial avec des idées reçues. »



BONDY



STAINS



GAGNY



LES LILAS



SAINT-OUEN



NOISY-LE-GRAND



AULNAY-SOUS-BOIS

Vie professionnelle



GAGNY

# Simone Nicot

75 ans, dessinatrice industrielle en retraite

J'habitais le 16<sup>e</sup> arrondissement jusqu'à 17 ans. Et je suis arrivée à Gagny au moment où mes parents ont acheté cette maison. Et moi, j'y suis restée après leur décès. Voilà donc 59 ans que j'habite Gagny.

J'ai eu du mal à m'insérer au début, ça a pris du temps. Le premier jeune que j'ai rencontré à Gagny, c'était mon mari. Et on est resté à Gagny. Lui est parti après et moi, je suis restée. Mes enfants ont grandi et pour la plupart y sont restés. Même leurs copains disaient qu'ici, c'était l'ambiance de hall de gare. Tout le monde venait ici. C'était pour moi une manière de « contrôler mes enfants ». Donc, je préférerais user mes tapis et recevoir les copains de mes enfants que de courir après eux.

Quand j'ai eu le Brevet, il fallait s'orienter. Moi, j'avais envie de faire de la biologie. Et malheureusement, l'école où je voulais aller n'était pas dans les moyens de mes parents. Ce qui me plaisait aussi, c'était le dessin. J'ai donc opté pour la première école de dessin industriel qui existait pour les filles, cela s'appelait un Centre d'apprentissage féminin des métiers de la métallurgie. Quand j'en ai parlé à mes parents : Hou la la ! Maman les cheveux hérissés, qu'est ce qu'elle va encore nous inventer ? Mon père, comme il n'avait pas eu de fils, il s'est dit : « Tiens, pourquoi pas ? »

On avait un cursus de 3 ans. On faisait du dessin industriel, mais aussi de la mécanique générale et de la radioélectricité. On nous faisait travailler sur des machines comme les femmes qui étaient en usine.

Après, pour trouver du travail, ça a été autre chose. Dans un premier temps je suis allée à la Snecma. Ils n'avaient retenu

que 5 personnes dont 4 hommes et une femme, moi. Et c'est moi qu'ils ont pris. Peut-être un peu de curiosité de leur part parce que j'ai été affectée au bureau des méthodes : c'était un immense bureau où il y avait 120 personnes (que des hommes) et mon arrivée a fait sensation. On était dans les années 50. Je suis restée 6 mois seulement : on travaillait 9 heures par jour et on travaillait le samedi matin.

Je suis allée me présenter chez Philips qui cherchait un dessinateur. Et j'ai été embauchée. Je travaillais avec les ingénieurs, on faisait tous les dessins pour l'après vente et tous les catalogues techniques. J'ai progressé car j'ai proposé de faire des vues éclatées pour les catalogues des appareils électroménagers. J'y suis restée 14 ans.

Je me suis arrêtée de travailler pendant 7 ans au moment de la naissance de mon deuxième fils. Dans l'intervalle, j'ai eu ma fille. Ils ont pris un homme pour me remplacer, parce qu'une femme, ça ne leur plaisait pas trop. Ils m'ont licenciée pendant mon congé maternité. Ils sont revenus sur leur décision après qu'ils se soient rendu compte que c'était interdit. Pourtant, les relations avec les ingénieurs étaient bonnes. On me titillait pour voir comment j'allais réagir. Dans les ateliers, il y avait des sifflets quand je passais. Mais ça n'allait pas trop loin, c'était plus des plaisanteries.

Ensuite, mon mari est parti. Il fallait que je fasse face à l'éducation de 3 enfants. J'ai fait des tas de choses pour survivre : du ménage, garder des enfants tout ce qui se trouvait, je le faisais. Dans le dessin industriel, il a fallu plus de temps pour trouver. En 1974, j'ai été embauchée dans une entreprise à Gagny. Dans un milieu d'hommes toujours.

Je faisais de l'assistance d'ingénieur. Mais je n'étais pas rémunérée comme. Je suis persuadée que le fait d'être une femme me pénalisait au niveau du salaire. On se permettait de me payer moins. Comme je ne regimbais pas, heureuse d'avoir du travail dans un domaine où on avait du mal à s'insérer. Une fois, j'ai réclamé auprès d'un des directeurs techniques qui m'a répondu : « Mais Simone, au moment de votre embauche, vous n'aviez qu'à négocier !! » Comme si je pouvais négocier dans ma situation.

Je me souviens d'un entretien. Déjà, il y avait un a priori par rapport à l'âge, je devais avoir 54 ans à l'époque. Lorsque j'ai rencontré la cheffe du personnel. Elle me dit : « Vous vous rendez compte, vous aurez une douzaine de jeunes gens diplômés sous vos ordres ! » Je lui ai répondu que j'avais des enfants de cet âge-là et que j'avais les diplômés qui existaient à mon époque et l'expérience qu'il fallait pour le poste. Elle m'a regardé comme si j'étais un fossile et elle ne m'a pas prise.

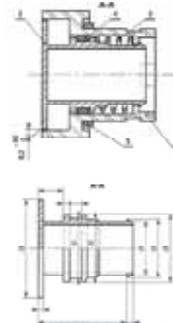
Pour finir ma carrière, j'ai été licenciée à 13 mois de la retraite en négociant ma prime pour arriver jusqu'à ma retraite.

Après mon départ, ils ont eu des problèmes car ils se sont rendus compte du travail que je faisais, car pour éviter les embouteillages, j'arrivais à 7 heures de matin. Mais ce n'était plus mon problème.

**On n'a jamais remis en cause mes compétences parce que j'étais une femme. Peut-être que je ne me suis jamais assez mise en valeur : on a l'habitude de faire plein de choses sans en parler. Cela nous dessert certainement.**



*La Gare de l'Est, ce n'était pas comme aujourd'hui : Gagny – Le pont de Sèvres, c'était compris.*



LE-PRÉ-SAINT-GERVAIS



LA COURNEUVE



VILLEMOMBLE



MONTREUIL-SOUS-BOIS



PAVILLONS-SOUS-BOIS



VAUJOURS

Politique

# Alda Pereira Lemaitre

44 ans, maire de Noisy-le-Sec,



Originnaire du Portugal, je suis arrivée en France, j'avais trois ans. Mes parents avaient fui le Portugal pour des raisons économiques mais aussi politiques. Nous avons tout d'abord habité dans le bidonville de Nanterre puis à Villeparisis. J'ai très vite compris ce que signifiait le regard des gens vis-à-vis de nous car nous étions pauvres. Mon père travaillait sur des chantiers et ma mère faisait des ménages. J'ai donc connu une discrimination sociale.

Depuis que je suis jeune je voulais sortir d'un destin et je me disais qu'il n'y avait pas de fatalité. Je ne voulais pas subir. Chez nous, il fallait travailler jeune. J'ai beaucoup lu et cela m'a permis de sortir de la voie qui m'était tracée. Au début des années 80, j'ai fait mes premières manifs sur l'égalité. Et la conscience politique que j'avais acquise de par mon histoire a pu se concrétiser.

Mon mari ne comprenait pas que j'entre en politique. On voulait me cantonner dans un rôle de mère. Un moment, j'ai dû dire non à cette famille qui voulait me mettre sous un couvercle. Et je me suis autorisée à me réaliser. Et c'est l'autonomie financière qui m'a permis cela en devenant commerciale. Avec les enfants, des fois, je culpabilise de ne pas être tout le temps présente, mais je pense que la qualité de la relation avec eux est primordiale.

Les femmes ne font pas de la politique de la même manière que les hommes, il me semble que les femmes connaissent leurs limites davantage que les hommes. Elles ont une évaluation autre du temps. La manière d'exercer le pouvoir est différente, par exemple je ne m'encombre pas de protocole.

C'est sûr que lorsque vous êtes une femme en politique, on ne vous passe rien. Il y a quand même systématiquement un procès en incompétence qui a lieu. J'ai entendu : « Si elle sourit trop c'est qu'elle n'a rien à dire », on m'a même dit « que j'étais trop petite pour être maire ».

En tant que maire, il faut être comme un chef d'orchestre, savoir déléguer, savoir décider et savoir renoncer. Je veux que quel que soit l'habitant de la commune, celui-ci soit respecté, c'est le principe de base de la démocratie. Je suis très attachée à la démocratie participative qui est complémentaire de la démocratie représentative. La politique : c'est la vie tout simplement car c'est la santé, le logement, l'éducation, etc.

Pour moi, il y a les héritiers et les lutteurs. Je n'étais pas héritière donc en me battant et en arrivant à être ce que je suis, je veux montrer aux jeunes notamment que l'on peut choisir des voies qui donnent un sens à sa vie et qu'il n'y a pas de fatalité.

« J'ai dû dire non à cette famille qui voulait me mettre sous un couvercle. »

Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne.



« J'avais 3 ans lorsque je suis arrivée en France, mes parents avaient fui le Portugal pour des raisons économiques et politiques. »



NOISY-LE-SEC



NOISY-LE-SEC



MONTFERMEIL



ÎLE-SAINT-DENIS



LE BLANC-MESNIL

CLICHY-SOUS-BOIS

VILLETANEUSE

Sports

# Marie-José Grandemange

62 ans, sportive et bénévole



J'avais 17 ans lorsque j'ai fait mes débuts sportifs : le judo. À l'époque, je suis la première femme dans une activité exclusive d'hommes. Ce n'était pas toujours évident de ne pratiquer qu'avec « des mecs ». Quelques-uns me faisaient comprendre que le tatami n'était pas mon « aire de surface ». La section féminine voit le jour avec « mon » vestiaire, réservé aux femmes. J'ai pratiqué cette discipline pendant 4 ans jusqu'à la ceinture marron.

À partir de 1965, je rentre comme membre actif dans les équipes secouristes de la Croix Rouge Française. Je passe ma formation d'auxiliaire sanitaire et m'engage dans les équipes mobiles. Puis, je passe mon diplôme de Monitrice secouriste. Je gravis les différents échelons au sein de la section locale. Je m'implique aussi dans la formation des moniteurs. C'est là aussi que j'ai rencontré mon mari.

À l'époque, on était tout un groupe ayant les mêmes aspirations et voulant s'investir dans le bénévolat : on s'est marié entre nous, c'était une vraie agence matrimoniale !

En 1969, avec mon époux, nous entrons dans une équipe de « spéléo-secours ». Là aussi, je crois bien que j'étais la première et la seule femme de l'équipe. Nous faisons plusieurs interventions jusqu'à la perte de notre matériel de spéléo. Faute de finances nous quittons cette discipline.

Nous créons alors la première équipe de secouristes à Aulnay-sous-Bois. Et la Présidente de la Croix Rouge Française me propose d'organiser la formation des secouristes sur le département de la Seine-Saint-Denis.

En 1979, après de graves problèmes de dos, je reprends mes activités bénévoles, cette fois dans le sport.

Notamment, pour faire bénéficier les autres de mon expérience pour mieux gérer son corps. En effet, les problèmes de lombaires dont j'ai souffert m'ont cloué au lit, j'ai fait 28 mois de rééducation et les médecins de l'époque étaient persuadés que je ne remarquerai jamais.

Je me suis lancée dans la Gym d'entretien. J'ai préparé mon Brevet d'éducatrice en 1988. Et je suis entrée dans le club omnisport, la JAD (Jeanne d'Arc Drancy) pour développer ces activités.

En 1993, après une nouvelle interruption pour cause de maladie et une reprise difficile des activités grâce à l'aide de mon mari et des adhérentes, j'obtiens le Brevet Fédéral en Gym Détente. Et je rentre au sein du Comité

Directeur de la JAD en tant que Présidente de ma section Gym-Détente.

À l'issue des mes problèmes de santé, le SPORT et la SANTE m'intéressent. Proche de 50 ans, j'entame en 1996 des études universitaires, et obtiens du 1<sup>er</sup> coup le DU « Sport et Santé » de l'UFR de Bobigny, puis le DU « Sport et Nutrition », et enfin le DU « Sport, psychologie et alimentation » en 2003.

Parallèlement, je mène de front mon activité professionnelle et mes activités d'animatrice et de gestion de la section de Gym Détente dans mon Club en créant des différentes activités :

– Une « Ecole du Dos » sur mon lieu de travail avec l'aide de la médecine du travail.

– L'encadrement pour la Ligue de l'Île-de-France de la FSCF des modules des animatrices et animateurs.

– La section « Marche Nordique » au sein de la JAD, après avoir découvert cette pratique particulière lors d'un stage en Finlande.

– L'intervention dans les collèges pour évoquer les problèmes des sacs à dos avec les élèves et les enseignants.

– L'organisation de randonnées urbaines où on allie pratique sportive et découverte d'un territoire.

– Les « Journées du dos » dans ma commune.

C'est aujourd'hui de plus en plus difficile de s'investir pour les femmes en tant que bénévole. Le contexte est plus difficile, professionnellement. Les femmes, qui participent à mes activités, n'ont pas toujours l'esprit libre car elles ont la pression du travail. Moi, j'ai pu faire tout ce que j'ai fait car j'ai connu la période heureuse du monde du travail. On travaillait beaucoup (45 heures) mais on avait l'esprit libre pour faire, à côté, d'autres choses. Aujourd'hui, les femmes que je rencontre s'investissent moins car elles sont stressées par leur situation professionnelle, ce qui génère d'ailleurs du mal de dos.

Voici plus de 40 ans d'activités bénévoles dont 22 d'animatrice Gym, et toujours aussi assidue des « formations continues » de ma Fédération. J'ai vu l'évolution de l'investissement des femmes dans les associations sportives. Elles y sont nettement plus qu'avant, certains sports leur étaient presque « interdits » à l'époque.



DRANCY



SAINT-DENIS



NEUILLY-SUR-MARNE



ROMAINVILLE



COUBRON



NEUILLY-PLAISANCE



GOURNAY-SUR-MARNE

Histoire et territoire

# Nicole Rodrigues

**54 ans, archéologue, directrice de l'unité d'archéologie de la ville de Saint-Denis. Elle est spécialiste de l'étude des objets de la vie quotidienne médiévale, et principalement de la céramique et du verre.**



SAINT-DENIS

J'investis beaucoup de temps et d'énergie pour la conservation et la restauration, mais aussi la formation (la transmission est pour moi un élément fondamental de notre travail de chercheurs) :

- formation dans un cadre universitaire comme l'Université de Paris 1, locaux dans lesquels nous sommes, ici à Saint-Denis (Master en conservation et restauration),

- formation permanente,

- mais aussi formations généralisées qui s'inscrivent dans une valorisation vers un public très large. C'est un des points forts de notre métier d'archéologues territoriaux. Quand on parle d'archéologie, on a un certain nombre d'images cinématographiques en tête et de personnages aventuriers. Mais l'archéologie peut être une aventure au quotidien en Seine-Saint-Denis. L'aventure, elle se fait par la rencontre entre des chercheurs qui fouillent le sous-sol et les habitants, les salariés, les scolaires et toute la population. Et c'est particulièrement ce lien, à travers l'archéologie et ses découvertes, avec la population qui m'intéresse.

Je suis arrivée à Saint-Denis en 1973. J'étais étudiante en Histoire. J'avais eu l'occasion de faire quelques petites fouilles en tant que bénévole dans le Sud de la France. Je souhaitais devenir archéologue.

En 1973, il s'est passé un événement important à Saint-Denis. C'est le démarrage de la tranchée de métro qui rejoignait la Basilique. Et qui dit tranchée devant la Basilique, dit volonté d'engager au moins un archéologue pour surveiller ces tranchées.

L'archéologue en question s'appelle Olivier Meyer et dirige maintenant le Bureau du Patrimoine Culturel du Département. Et lui, en tant que salarié dans des conditions épouvantables et moi en tant que bénévole à plein temps, on a travaillé sur ces premières fouilles entre novembre et décembre 1973.

Après ces premiers travaux, j'ai abandonné la fac en considérant que mon travail était plus important ici. En effet, au départ, les travaux devaient durer 3 mois. Et à 2, on a, sans moyens, sans rien, commencé à monter tout un travail avec des associations (L'association du Paris Historique).

A partir de 1974, avec des lycéens du lycée Eluard de Saint-Denis, on a continué. Soutenus par la mairie de Saint-Denis à partir de 1975, on a développé un travail de fouilles et aussi d'animation. On était le Club archéologique de la Maison des Jeunes de Saint-Denis. Dès le départ, la population de Saint-Denis était intégrée dans ce travail de fouilles.

A partir de 1977, les choses se sont professionnalisées. On a eu de véritables postes grâce à un soutien de la Ville et du ministère de la Culture. L'opération sur laquelle on a travaillé représentait 13,5 hectares en plein centre-ville (l'une des plus grosses opérations d'archéologie urbaine en Europe) et a contribué à la ré-urbanisation de tout le quartier situé au nord de la Basilique de Saint-Denis. Donc une très grosse opération qui a engagé de gros moyens, menée de manière professionnelle, mais en conservant toujours la participation des habitants et des jeunes et de nombreux stagiaires (des milliers) venus du monde entier.

La ville de Saint-Denis est devenue un lieu où l'archéologie s'est développée de façon très importante, avec un ancrage fort au sein de la ville et parmi la population.



*« De nombreux stagiaires (des milliers) sont venus du monde entier. »*



PIERREFITTE-SUR-SEINE



DRANCY



LIVRY-GARGAN

**BONDY****GAGNY****STAINS****LES LILAS****Arts et culture**

# Sangué Coulibaly

**Originaire de Katiola en Côte d'Ivoire, Sangué Coulibaly est porteur d'un savoir-faire ancestral transmis de génération en génération par les femmes : la poterie au colombin. Rencontre à Saint-Denis lors d'ateliers d'échanges de savoirs organisés à l'unité d'archéologie, Sangué a collaboré avec Franciade et l'unité d'archéologie de la ville de Saint-Denis à partir de 2006.**

**Elle s'est spécialisée dans la copie de céramiques néolithiques et gauloises. Elle expérimente, en relation avec les archéologues, la technique de la « cuisson en meule » qu'elle a apprise par sa grand-mère.**

**Entre la réalisation de facs-similés, l'expérimentation scientifique et les démonstrations grand public, cette potière remarquable a poursuivi un travail de production de pièces sur des modèles de sa ville d'origine. Elle a également développé ses propres créations.**

**Nicole Rodrigues** : Notre engagement : allier le côté scientifique et en même temps, dire et faire en sorte que l'archéologie serve de lien social. Le projet développé ici depuis 1998 s'appelle « Archéologie, territoire et citoyenneté ». C'est un projet qui porte sur l'utilisation du travail archéologique pour créer à la fois du lien entre les habitants mais aussi permettre de développer une économie du patrimoine. En partant du théorème suivant, théorème que nous avons inventé :

Considérons que le sous-sol de Saint-Denis est une mine de laquelle on extrait du minéral, de la matière première : les découvertes archéologiques peuvent être des vestiges, des objets (il faut savoir que Saint-Denis est un des sites les plus importants de France pour retracer la vie quotidienne au Moyen Âge). Cette matière première doit être transformée en données scientifiques pour permettre d'étudier et d'effectuer un travail de recherches. Ensuite, l'exploitation de ces données permet d'être à nouveau exploitée sous forme d'actions culturelles et de socialisation envers un public d'habitant-es et d'associations. C'est un premier niveau de transmissions de connaissance.

On va encore plus loin en faisant en sorte de créer un croisement entre les savoir-faire présents sur le territoire et les objets archéologiques découverts. Cela est né d'une idée que la poterie est un matériau universellement connu et utilisé depuis le néolithique ancien.

C'est ce que l'on appelle, nous archéologues, un fossile directeur, c'est-à-dire essentiel pour la connaissance des sites et pour leur interprétation et leur datation. Cette céramique a un autre intérêt, c'est de révéler les savoir-faire encore en usage dans le monde qui existaient antérieurement.

Nous regardons un objet qui porte un message sur une époque, sur une culture et sur les personnes. Or, on s'aperçoit qu'il existe, notamment en Afrique Subsaharienne ou dans le Maghreb ou au Proche-Orient, des potières (ce sont surtout des femmes) qui ont encore conservé des techniques de fabrication, de cuisson et de décoration qui sont similaires au néolithique ancien dans nos régions.

Pour revenir au théorème de départ, ces objets sont extraits du sol et on les croise avec des savoir-faire existants. Et de cela, les habitants qui ont ces savoir-faire fabriquent des copies. On retrouve ce lien très fort entre une population et un territoire. Grâce à l'association Franciade et au projet européen Equal, on aboutit, avec l'unité d'archéologie de la ville de Saint-Denis, à un projet d'insertion pour faire en sorte que l'archéologie soit porteuse de lien social et créer une économie du patrimoine. Ainsi, l'archéologie, ce sont des personnes qui ont fabriqué des objets, qui ont utilisé ces objets, qui les ont rejetés. Et nous, on les fait revivre par l'intermédiaire d'autres personnes, des chercheurs qui exploitent les fouilles scientifiquement, les personnes

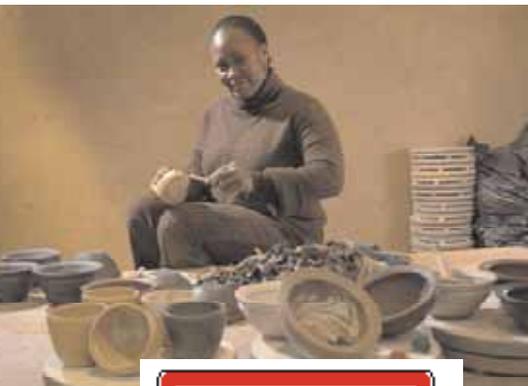
qui se rencontrent et qui échangent (dans le cadre de groupes d'alphabétisation, des personnes m'ont parlé des techniques utilisées dans leur village d'origine) mais aussi des gens qui en fabriquent des copies pour aboutir à une valorisation de cette production auprès des touristes pour travailler sur l'image de la ville à l'extérieur.

Ce projet est un travail d'équipe et Franciade prend le relais pour qu'une personne comme Sangué Coulibaly et d'autres puissent valoriser leur savoir faire. Le dialogue avec l'unité d'archéologie n'a pas été factice, il a porté sur la terre.

Il ne faut jamais baisser la garde sur la qualité scientifique. C'est pour cela que tout cela a fonctionné, même si des montages excessivement complexes ont été nécessaires. On n'a pas fait de concession sur la qualité scientifique au point de départ, et on n'a pas fait de concession sur la démarche de fonds par rapport au processus de transmission auprès de la population et en tenant compte du territoire.

C'est ça, « Archéologie, territoire et citoyenneté », avec Franciade et Equal. Ce sont tous les éléments du puzzle qui donnent toute la cohérence à notre démarche à Saint-Denis.

L'archéologie doit être une aventure humaine. Quand on a démarré, ça a été le déclic peut-être : on ne savait pas du tout comment travailler avec des jeunes sur des fouilles. C'est né comme ça, c'est le côté humain. Ce sont les gens avant tout.

**SAINT-DENIS****BAGNOLET****LE BOURGET****DUGNY****VILLEPINTE**



# Femmes plurielles, vies singulières en Seine-Saint-Denis

À l'initiative du Réseau AVEC de Seine-Saint-Denis et de Sylviane LE CLERC, Chargée de Mission Départementale aux Droits des Femmes et à l'égalité de Seine-Saint-Denis

Conception et Réalisation : Thierry BENOIT et Gilles VERDURE (LA BOUCLE)

Avec le concours financier de : la Délégation régionale aux Droits des femmes et à l'Égalité d'Ile-de-France, de la Préfecture de Seine-Saint-Denis et de LA BOUCLE.

Avec la participation des correspondantes et des correspondants du réseau AVEC de Seine-Saint-Denis : Nathalie ASSANDRI de la Mairie d'Aubervilliers, Audrène ASQUOUET de la DDASS, Lieutenant Sophie BOURDAIS et Lieutenant Zohra GHERNATI de la Direction Départementale de la Sécurité publique, Véronique CAMUS HADIDA du PÔLE EMPLOI, Morgane CHOBLET de la Mairie de Saint-Denis, Joëlle COURTEL de la Mairie de La Courneuve, Huguette DUPAIN de la Mission locale d'Aulnay-sous-Bois, Marie-Chantal DURU de la fédération départementale des Centres sociaux, Christine GARCETTE du CLICOSS, Hélène HESS de la Sous Préfecture du Raincy, Marie-Christine LAUR de la Chambre de Commerce, Benoît LOGRE de la DDTEFP, Magali MONTUT et Patricia LEGRAND de l'AFPA, Florian JENNY de la Préfecture de Seine-Saint-Denis, Nadine LALOS de la DDPJJ, Sylvia LETRAIT et Anne MARTINAIS du Conseil général de Seine-Saint-Denis, Florence JAMBOU du CIDFF 93, Thierry ARQUIZAN du Plie intercommunal de Montreuil – Bagnolet – Romainville – Noisy-le-Sec, Françoise CANDIER de FACE 93, Bérengère N'ZAMBA de la Mairie de Saint-Ouen, Olivia MAIRE de Profession Banlieue, Irène OTTENHOF de la DDJS, Lieutenant Stéphanie PERI du Service départemental de la Police judiciaire, Lydie POIRIER de la direction des Services fiscaux, Alain POREE du BREIL de la Direction départementale de l'Équipement, l'Inspection académique, Catherine THIEL de la Direction régionale des Douanes, Isabelle TRAMONI de la Mairie du Blanc-Mesnil.

Et les entreprises : Paragramme, Fragile.

Dessins : Franck DHUMES

Crédit Photos : Thierry BENOIT, Gilles VERDURE, Loïc BARON, Joël LUMIEN, Jacques MANGIN et Emmanuelle JACQUOT (Unité d'Archéologie de la Ville de Saint-Denis), Imad TAALABI (Ville de Montfermeil), Willy VAINCQUEUR (Ville d'Aubervilliers).

Réalisation du film d'interviews : Olivier LERNER Production

Un grand merci à ces femmes plurielles qui ont accepté de témoigner pour cette exposition :

Rosine BELLANGER, Tracie BRANT, Thérèse CLERC, Sangué COULIBALY, Djouma DEMBELE, Ceta DOUCOURE, Marie-José GRANDÉMANGE, Adjera LAKEHAL BRAFMAN, Muguette JACQUAINT, Violaine LACROIX, Cathy MOUETTE, Bérengère NEGRI, Odette NILES, Simone NICOT, Francine ORSAL, Sarah OURAHMOUNE, Alda PEREIRA LEMAITRE, Emmanuelle PIET, Nicole RODRIGUES, Aïssa SAGO, Marie-Claire VALET, Zahia ZIOUANI.

